ÉCOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE DE TOULOUSE

Année 1936 — N° 18

LA MODE ET LE CHIEN

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT VÉTÉRINAIRE

(Diplôme d'Etat)

Soutenue publiquement en mars 1936

DEVANT LA

FACULTÉ MIXTE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE TOULOUSE

PAR

Emile FABRE

Né le 22 novembre 1913, au Buisson (Dordogne)

JURY

Président : M. BARDIER, Professeur à la Faculté de Médecine.

Assesseurs M. PONS, Professeur à l'Ecole Nationale Vétérinaire.
M. LASSERRE, Professeur agrégé à l'Ecole Nat. Vétérinaire

TOULOUSE
IMPRIMERIE F. BOISSEAU
34, RUE DU TAUR, 34
—
1936

LA MODE ET LE CHIEN

MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE

ECOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE DE TOULOUSE

PERSONNEL ENSEIGNANT

	MM.
DIRECTEUR	CUILLÉ.
PROFESSEURS HONORAIRES	LECLAINCHE.
	GIRARD.

PROFESSEURS

	MM.
I. — Physique et chimie médicale. Pharmacie	HERVIEUX.
II. — Anatomie descriptive et appliquée. Tératologie	PETIT.
III. — Physiologie. Thérapeutique générale	LAFON.
IV. — Hygiène. Botanique. Agronomie	CHELLE.
V. — Histologie. Anatomie Pathologique. Inspection des viandes	LOMBARD.
VI. — Parasitologie et maladies parasitaires. Dermatologie	MARTIN.
VII. — Pathologie et clinique médicales. Législation vétérinaire	DARRASPEN.
VIII. — Pathologie et clinique chirurgicales	N...
IX. — Pathologie et clinique du bétail et aviaire. Obstétrique	CUILLÉ.
X. — Pathologie générale. Microbiologie et maladies microbiennes. Police Sanitaire	DAILLE.
XI. — Zootechnie. Economie rurale	PONS.

PROFESSEURS AGRÉGÉS

Pathologie et clinique chirurgicales	LASSERRE.

COURS COMPLEMENTAIRES

Apiculture et maladies des abeilles	N...
Pisciculture et maladies des poissons	M. le Dr JAMMES.

CHEFS DE TRAVAUX

	MM.
Pathologie et clinique du bétail et aviaire	BERLUREAU.
Parasitologie et maladies parasitaires. Dermatologie	BRIZARD.

ASSISTANTS

MM. LADRAT et FLORIO.

La Faculté et l'Ecole déclarent n'être pas responsables des opinions émises par les candidats (Délibérations de la Faculté en date du 10 mai 1891 et du Conseil de l'Ecole en date du 13 juin 1924).

ECOLE NATIONALE VETERINAIRE DE TOULOUSE

Année 1936 — N° 18

LA MODE ET LE CHIEN

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT VÉTÉRINAIRE

(Diplôme d'Etat)

Soutenue publiquement en mars 1936

DEVANT LA

FACULTÉ MIXTE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE TOULOUSE

PAR

Emile FABRE

Né le 22 novembre 1913, au Buisson (Dordogne)

JURY
- *Président :* M. BARDIER, Professeur à la Faculté de Médecine.
- *Assesseurs* M. PONS, Professeur à l'Ecole Nationale Vétérinaire.
- *Assesseurs* M. LASSERRE, Professeur agrégé à l'Ecole Nat. Vétérinaire.

TOULOUSE

IMPRIMERIE F. BOISSEAU

34, RUE DU TAUR, 34

1936

R. UNIV.
BIBLIOTHEEK
LEIDEN

A MA MÈRE, A MON PÈRE

AUX MIENS ET A MES AMIS

A MES MAITRES

A MONSIEUR LE PROFESSEUR EDGAR LAFON

AGRÉGÉ DES LETTRES

Qui ne nous a jamais ménagé sa bienveillance et sa sollicitude et qui voudra bien trouver ici l'expression de notre respectueuse reconnaissance.

A MONSIEUR LE DOYEN BARDIER

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE TOULOUSE

Qui nous a fait le très grand honneur de présider notre Jury de thèse.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR PONS

PROFESSEUR DE ZOOTECHNIE

A L'ÉCOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE DE TOULOUSE

Hommage de respectueuse gratitude pour son enseignement.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR LASSERRE

PROFESSEUR DE MÉDECINE OPÉRATOIRE

ET DE PATHOLOGIE CHIRURGICALE

A L'ÉCOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE DE TOULOUSE

Qui se montra pendant nos quatre années d'études un conseiller bienveillant : hommages respectueux.

LA MODE ET LE CHIEN

« Celui qui met au jour ses pensées pour faire briller ses talents doit s'attendre à la sévérité de ses critiques ; mais celui qui n'écrit que pour satisfaire à un devoir, a droit à l'indulgence de ses juges ».

La Bruyère.

INTRODUCTION

La mode tient une grande place dans la vie en société, nul n'échappe à son influence, cette influence s'exerce avec facilité parce que l'homme est essentiellement imitateur et que la mode est peut-être l'expression la plus générale et la plus caractéristique de ce besoin d'imitation.

Dans le domaine plus particulier de notre profession, nous avons été frappé par l'importance que prend la mode dans la diffusion des races de chiens. L'homme, qu'il soit éleveur, amateur, ou juge d'exposition, se laisse séduire par la mode, au point de se croire ridicule de ne pas l'observer, de ne pas s'y soumettre. Il suit volontiers le sage conseil que Molière donne dans *L'Ecole des Maris* :

« Toujours au plus grand nombre on doit s'accommoder ».

Avant de montrer pourquoi la mode agit sur le chien, et comment se traduisent ses effets, nous voudrions attirer l'attention sur la nécessité pour le vétérinaire de compter avec la mode canine, non pour justifier le sujet de notre thèse, la justification est souvent le début de l'accusation, mais pour en souligner l'utilité.

Privés par la diminution de l'effectif équin d'une partie de leur activité, les vétérinaires ont intérêt à suivre de près l'évolution de la gent canine. La mode est un des facteurs qui développe le plus le goût du chien de race pure. Ne pas s'intéresser à la mode serait une erreur de la part des vétérinaires. Plus la mode étend son action et plus le contingent canin de valeur s'accroît : encourager la mode à bon escient c'est rendre notre situation plus brillante, plus lucrative et plus prépondérante. Il est de toute évidence qu'un propriétaire, affection mise à part, consentira davantage à faire soigner un chien de grande valeur qu'un chien quelconque. Le côté zootechnique rejoint le point de vue médical ; ce sont là d'ailleurs les préoccupations essentielles de notre profession.

La connaissance de la mode est une nécessité lorsque le vétérinaire « exerce » une clientèle canine, ou lorsqu'il est en relation avec des amateurs ou des éleveurs, en tant que juge, conseiller ou expert.

La pratique de la clientèle canine nécessite de la part du vétérinaire une grande compétence pour tout ce qui se rapporte au chien. En ce qui concerne la Médecine, cette compétence ne lui est pas contestée ; en ce qui concerne la Zootechnie, elle est parfois l'objet d'un doute. S'il est vrai que le titre de vétérinaire n'implique point de la part de son possesseur l'absolue connaissance des standards de toutes les races de chiens, il est aussi vrai que nos maîtres de Zootechnie n'ont pas pro-

fessé en vain, et que grâce à eux nous avons acquis les éléments essentiels de cette connaissance et avons été préparés à notre spécialisation. Le travail nécessité par cette spécialisation est de ce fait simplifié et la compétence en matière de Zootechnie canine rapidement acquise.

Instruit et documenté, le vétérinaire spécialiste ne sera pas uniquement appelé à donner ses soins à un malade, mais encore consulté pour l'achat d'un chien, le choix d'un étalon, l'appréciation d'un produit ; toutes choses dans lesquelles les tendances de l'élevage sont commandées par la mode. Il sera à même de conseiller et de guider utilement ses clients.

La clientèle canine revêt quelquefois un caractère spécial, du fait de l'importance de la prédominance même de l'élément féminin s'intéressant au chien. — Plus que tout, les dames craignent de ne pas être à la page et c'est à leur vétérinaire qu'elles demanderont au cours d'une consultation des renseignements pour savoir si leur chien est au goût du jour, quelle race tient la vedette. Autant de questions auxquelles il faut pouvoir répondre, ce qui n'est possible que par la parfaite connaissance de l'évolution des races. Le mépris ou l'ignorance de la mode de la part du praticien conduisent au mécontentement de ses clients, le mot « insuffisance » est vite prononcé, le discrédit peut en être la conséquence.

S'il est juge ou expert, la connaissance de l'influence

de la mode est plus encore indispensable au vétérinaire. Le juge, l'arbitre, doit non seulement posséder les connaissances techniques nécessaires, connaître le standard de la race qu'il apprécie, mais aussi les possibilités de cette race, l'influence de la mode, l'évolution qu'elle peut lui imposer. Il exerce son sens critique, il se rend compte de l'amélioration ou des difficultés que cette évolution peut entraîner. Auprès des exposants, il joue son rôle d'éducateur, il fait école ; à méconnaître l'influence d'une mode, le juge arrive à l'accepter, il laisse ainsi passer des exagérations qui sont de véritables défauts. A la connaître, il évite des jugements fantaisistes, inadmissibles ; il donne des conseils éclairés aux exposants convaincus, sensibles, venus souvent de loin, à grands frais et à grande fatigue, pour présenter leur chien au juge avisé.

Persuadé de la portée de l'influence de la mode sur le chien, nous montrerons d'abord les causes de cette influence, puis la manière dont elle s'exerce sur les races, sans oublier ses effets bons et mauvais.

CHAPITRE PREMIER

CAUSES DE L'INFLUENCE DE LA MODE

Les causes de l'influence de la mode sur le chien sont au nombre de trois : le chien vit près de l'homme, telle est la première. La seconde : le chien est l'ami de l'homme. Enfin, il est son agrément.

« *Dieu créa l'homme, et, le voyant si faible, il lui donna le chien* ».

TOUSSENEL.

Le plus grand des cynophiles affirme ainsi que le chien a été mêlé à la vie de l'homme avec le commencement du monde. Dès la plus haute antiquité, les peuples, les peuples pasteurs les premiers, ont professé un véritable culte pour le chien. Chez les Grecs, et chez les Romains, les grandes dames apportaient elles-mêmes leurs soins à leurs favoris. A Rome, le petit chien aimé, « le Catellus », partageait la couche de son maître, ou tout au moins, reposait dans le même appartement.

Dans l'un de ses dialogues, Lucien glisse un toutou sous le lit d'une élégante, et la dolente Arethuse, de Properce, écrit à Lycotas absent que : « Tout son plaisir depuis que Vesper ramène pour elle des nuits amères, est d'écouter les abois plaintifs de sa petite chienne qui occupe en sa couche la place de l'époux ». Il y eût même des nurses canines, des domestiques affectés au service des chiens ; de nombreuses inscriptions tumulaires du *minister catellarum*, *servus a cura catella*, relevées par Muratori, Lipse, Doris, Gadius, certifient la réalité de cette fonction. Au dire d'Athénée, les Sybarites partageaient leur cœur entre les singes et les petits chiens de Malte : *klados melitaios* (rejeton de Malte) qui ne les quittaient jamais.

Depuis, le chien a continué à être le familier de nos demeures, le témoin de notre vie de chaque jour. — Il partage notre affection ; le chien admis au milieu de nos maisons, accapare, à la fois nos soins, notre temps et notre amitié. Rien d'étonnant à ce qu'il ait pris un développement que n'ont connu aucun des autres passe-temps modernes. De nos jours, il fait partie du logis, a sa vaisselle, ses menus, son lit, et même ses habits. La mode lui a donné une place si importante dans nos maisons, dans nos gynécées mêmes, que l'on doit compter avec lui. Ainsi, associé à l'homme, il est le premier à subir l'influence des caprices de la nature humaine.

Mais, il y a encore à cela une autre raison : il est l'animal qui vit le plus près de l'homme. Le cheval à qui

l'on ôte son mors, retourne à son écurie, tandis que le chien, qui nous a suivis à la promenade, ou à la chasse, qui est harassé de fatigue, nous accompagne partout et ne nous quitte point, continuant son rôle d'ami dévoué. Aussi est-ce sur lui que s'est le plus fortement exercée la puissance considérable que l'homme possède de modifier à son gré l'organisation des animaux. Un proverbe espagnol dit bien « Tel maître, tel chien ». En effet, l'éducation du chien est la nôtre, puisque nous la lui donnons nous-mêmes. Le chien a été dressé à la garde des troupeaux par les bergers, à la recherche du gibier par les chasseurs, puis il fut employé à la défense des habitations, au sauvetage à la mer et à la montagne, à la guerre même. Mais dès qu'il eut envisagé l'utilité, l'homme songea à son caprice, et le chien, après avoir satisfait à mille besoins, satisfait aux mille fantaisies de la mode et du luxe. Le voici décor du salon et du boudoir, il a réduit tout son être, et s'est fait miniature de lui-même pour pénétrer dans le manchon des marquises, ou le hamac des créoles. Les races sont croisées, ses variétés multipliées, ses particularités insignifiantes sélectionnées parce que les amateurs les trouvent étranges, ou remarquables. C'est ce que Darwin a fort bien observé : « Il m'avait paru autrefois probable, dit-il, que si les peuples anciens ou même à demi civilisés avaient pu s'occuper de l'amélioration des animaux les plus utiles, quant aux points essentiels, ils devaient avoir négligé les caractères insignifiants, mais

maintenant la nature humaine est toujours la même dans le monde entier : partout elle obéit à la mode ».

« *Le chien est l'ami de l'homme* ».

BUFFON.

L'ami, mieux le plus fidèle ami de l'homme. Aussi a-t-il été chanté dans tous les pays, à toutes les époques. N'est-ce point la mythologie égyptienne qui coiffait d'une tête de chien le Dieu Osiris ? N'est-ce point le chien qui était le compagnon de Diane et des Dieux Larres ? L'Ancien Testament indique le chien de Tobie, qui, quoique aveugle reconnut son maître. Les monuments de l'art chrétien primitif nous montrent le Bon Pasteur accompagné d'un chien. Ulysse de retour à Itaque, retrouve son chien, Argus, qui le reconnut : « Dans le moment, le chien d'Ulysse accomplit sa destinée et mourut de joie d'avoir revu son maître vingt ans après son départ ». — Alexandre le Grand fit construire une ville en l'honneur d'un chien mort ; l'Empereur Adrien, en mémoire de sa chienne décédée, ordonna de grands banquets le jour des funérailles. Le Roi Charles XII de Suède fit enterrer solennellement son chien et composer pour lui des épitaphes. Le roi Henri IV, le modèle des souverains français, envoya son chien préféré, nommé Fanor, à Dieppe, pour y prendre des bains de mer, et il disait très sérieusement : « Qui m'ayme, ayme mon chien ». — Byron avait un chien Terre-Neuve,

qui devint enragé ; il le soigna comme un ami ; quand il fut mort, Byron dit : « J'ai maintenant tout perdu ». — Richard Wagner, le génial musicien allemand, était un ami convaincu des chiens. Durant sa longue vie, torturée par les exigences d'un démon intérieur aussi cruel que puissant, il eut toujours auprès de lui ces humbles compagnons, ces consolateurs muets, mais combien éloquents, des découragements et des rancœurs.

Ne voit-on pas, à Asnières, près de Paris, un cimetière où reposent dans leur niche dernière, bon nombre de chiens estimés de leurs maîtres ? — Les chiens d'hommes et de femmes célèbres : Henri Bataille, Gyp, Edmond Rostand, Saint-Saëns, et Réjane, ont des épitaphes libellées sous la forme d'adieux émouvants, qu'on pourrait croire adressés par un homme à sa femme ou à son amie.

Ces faits nous montrent qu'autrefois comme de nos jours, le chien tient une grande place dans la vie privée ; que les sentiments d'affection de l'homme pour le chien datent de loin. L'amour qu'il a pour lui est la cause du soin qu'il met à choisir son compagnon, il veut que rien ne vienne diminuer leur amitié. Il n'attache pas d'importance à la mode pour l'achat de tout autre animal, mais pour l'acquisition d'un futur ami, d'un compagnon, il lui veut toutes les qualités, sans oublier bien entendu, celle d'être d'une race en vogue. A plus forte raison si c'est une dame, elle s'en voudrait de ne pas suivre la mode, elle la suit pour son chien, cette poupée vivante,

qui la distrait dans l'oisiveté. Certaines femmes portent à leur chien un amour que le commun des mortels considère comme à tort immodéré. En effet, si ce sont des élégantes, des précieuses modernes, ce sont aussi des femmes névrosées, désaxées et pour lesquelles l'amour du chien est souvent le refoulement et le refuge d'une maternité contrariée. Il est normal pour elle que ce compagnon chéri soit du dernier cri.

> « *On se récrie contre une telle ou une telle mode qui, cependant, toute bizarre qu'elle est, pare et embellit pendant qu'elle dure, et dont l'on tire tout l'avantage qu'on peut espérer, qui est de plaire* ».
>
> La Bruyère.

Parce qu'il est le plus dévoué des compagnons, parce qu'il est le plus désintéressé des amis, affectueux sans obséquiosité, plein d'aménité, le chien subit l'influence des caprices de l'homme. Mais c'est aussi parce qu'il flatte son amour-propre, parce qu'il est son agrément, qu'il est soumis à l'action de la mode.

L'agrément, chez un chien, c'est l'originalité et surtout la nouveauté. Mme de Sévigné nous en donne la preuve : les Bichons étaient alors à la mode, Mme de Tarente lui avait fait cadeau d'un de ces petits chiens auquel elle s'attacha vite ; elle était fière de ce petit être, témoin la description qu'elle en fait dans une lettre à Mme de

Grignan, sous la forme significative et brève de son style : « Un petit chien tout parfumé, d'une beauté extraordinaire, des oreilles, des soies, une haleine douce, petit comme Sylphide, blondin comme un blondin... il s'appelle Fidèle ». Telle est bien la vanité de l'amateur qui s'entiche du chien dernier genre ; pour lui, il n'y a pas d'intérêt à avoir un chien d'une race peu répandue, à posséder une rareté ; il ne veut pas d'un chien dont tout le monde ignore les caractéristiques et l'origine ; ce qu'il veut, c'est le chien dont il dira par exemple : « C'est un Scottish-terrier. Il est très à la mode, il a un père plusieurs fois champion ». Il sera satisfait, son amour-propre sera flatté, bien plus, s'il obtient un premier prix à une exposition dans la classe la plus nombreuse, puisque c'est celle qui tient la vogue, il nous semble l'entendre dire : « Il a obtenu un premier prix, il est parfait, et tout à fait conforme au type actuel ». Ainsi donc il est incontestable que le chien subit la mode parce que la mode a le don de plaire et même de séduire.

CHAPITRE II

LES MODES CANINES

LA BEAUTÉ CONVENTIONNELLE

« La curiosité n'est pas un goût pour ce qui est bon ou pour ce qui est beau... Ce n'est pas un attachement à ce qui est parfait, mais à ce qui est couru, à ce qui est à la mode.

LA BRUYÈRE.

La Beauté conventionnelle est le fruit de la mode, c'est pourquoi nous développons cette action générale dûe à la vogue, avant d'étudier chaque mode canine séparément.

Qui dit appréciation, dit jugement. C'est un acte décisif, qui clot une délibération antérieure ; il suppose l'examen de certaines idées et leur comparaison préalable.

Pour apprécier un chien, il faut donc étudier les facteurs reconnus depuis longtemps, comme ayant une

grosse influence sur la valeur de l'animal ; discerner les beautés et les défauts de chacun, puis les comparer entre eux, avant de conclure. De ces facteurs, il en existe à l'infini, certains sont accessoires, d'autres sont inéluctables et parmi eux, l'adaptation organique.

L'adaptation organique ou conformation, se traduit par des beautés. Par sa conformation, un chien doit flatter l'œil, montrer ses aptitudes et répondre aux exigences de la mode — et c'est là notre sujet. — Ce sont trois conditions que Cornevin a bien définies et qu'il a groupées sous les vocables respectifs de : beauté esthétique, beauté d'adaptation et beauté conventionnelle ...

La beauté esthétique est celle dont Platon parlait en ces termes : « En toutes choses, la mesure et la proportion constituent la beauté ». Elle résulte de la perfection des détails et de l'harmonieux ordonnancement de l'ensemble. Elle procure à l'observateur séduit un vif sentiment de plaisir.

La beauté d'adaptation, c'est la bonté. Le plus beau chien étant le mieux adapté à sa fin propre.

Mais le beau ne se confond pas toujours avec l'utile. La splendeur des formes n'entraîne pas la supériorité fonctionnelle : un basset n'est pas beau, mais il est utile, pour la chasse dans les fourrés.

La beauté esthétique distincte de la beauté fonctionnelle varie donc ; en effet, bien que le beau provoque les mêmes mouvements de l'âme chez le plus ignorant chez

comme le plus raffiné des hommes, son expression varie à l'infini. La beauté esthétique se modèle sur les choses qui nous entourent. Elle reflète les visions qui nous environnent ; seulement elle les embellit. En animaliculture, comme dans les arts, chaque peuple, chaque époque a son modèle, et c'est là que la beauté esthétique rejoint la beauté conventionnelle.

Celle-ci a pris une importance capitale dans l'appréciation du chien. Nous citions La Bruyère, en tête de ce passage. Eh bien ! oui, pour le chien comme pour tout, la beauté n'est pas une, absolue, mais elle est essentiellement variable. Ce qui est beau c'est ce qui est à la mode, nous en donnerons quelques exemples. — Le Carlin est un chien vilain, un petit monstre, cela n'empêche pas qu'il ait été à plusieurs reprises à la mode, si bien qu'on peut penser que ses admiratrices l'adoraient pour ses mérites et ses beautés cachés. De même les Terriers anglais : ils sont très à la mode chez nous. En tête de cette diffusion, arrive le Fox-terrier à poil dur, puis le Scottish-terrier, enfin le Cairn-terrier. Cet engouement ne vient pas de l'esthétique douteuse de ces chiens, mais de leur beauté conventionnelle. La preuve en est, que le West-Highland-white-terrier, d'une réelle beauté et d'une rare distinction, est moins répandu, et ne paraît pas être prêt de conquérir la faveur populaire. Autre exemple : le Pékinois a une silhouette si originale qu'elle donne lieu à des appréciations contradictoires ; et du point de vue de l'esthétique pure, on a le

droit de ne pas lui accorder la préférence. Pis encore, le Bull-dog n'a rien de séduisant : sa face ridée, son crâne sillonné de plis profonds, ses lignes brèves, son allure toute inesthétique forment un ensemble à l'aspect massif et caricatural ; toutefois cette race est très prisée des Anglais, qui tiennent à honneur de conserver le plus populaire de leurs chiens, sans doute parce qu'il apparaît comme un produit de leur humour !

Bref, la mode impose ses caprices à la production canine comme à toutes les œuvres humaines, et ses arrêts ne souffrent point de discussions.

ÉTUDE DES MODES CANINES

> « *Une mode a à peine détruit une autre mode qu'elle est abolie par une plus nouvelle, qui cède elle-même à celle qui suit, et qui ne sera pas la dernière : telle est notre légèreté* ».
>
> La Bruyère.

Du jour au lendemain, la mode rend célèbre des races inconnues ; elle recherche ou elle rejette certaines formes corporelles ou maintes variétés de nuance et de robe. Elle ne possède aucune loi, mais si elle impose son *veto* dans le choix de telle ou telle race de chiens, c'est soit parce que ces races sont originales ou économiques, soit parce qu'elles sont lancées par des personnages haut

placés. A ce sujet, nous ne connaissons pas de meilleur exemple que celui d'Alcibiade et de son chien : Alcibiade, cet enfant gâté des Athéniens, qui devint leur mauvais génie, ne pouvait supporter l'idée de ne pas être admiré par les autres. Il avait tout pour lui : beauté, richesse, art oratoire, politique ; il lui fallait encore être le premier en tout ; il avait un chien d'une taille et d'une beauté admirables, qu'il avait payé 70 mines (6.874 francs or) : il lui coupa la queue qui était fort belle. Ses amis le blâment et lui disent que tout le monde l'insulte à propos de son chien : « C'est justement, dit-il, en riant, ce que je veux. Je veux que les Athéniens jasent de cela, afin de ne rien dire de pis sur mon compte » (Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, traduction Talbot). Cette médisance se transforma vite en approbation, les Athéniens eurent un véritable engouement pour les chiens à queue courte. C'est qu'en effet Alcibiade était pour eux le roi de la mode ; toute la jeunesse élégante l'admirait lorsque, portant une robe rouge et des chaussures hautes à l'orientale, il passait accompagné de son chien à la queue amputée.

Toutefois, il n'est pas que les grands de ce monde, pour mettre en vogue une race canine. Les peintres et surtout les animaliers font beaucoup, dans la propagation d'une mode. Au XV^e^ siècle, les animaliers s'exerçaient à la décoration des demeures princières, ils associaient leurs modèles à des scènes où le caractère personnel des chiens ou des autres animaux, était négligé en faveur de l'effet général. Alors que de nos jours les grands

ensembles décoratifs n'étant plus recherchés, les animaliers exaltent le caractère individuel du chien, accusent les caractéristiques des races et incitent les amateurs à rechercher ces types qui ne tardent pas à être à la mode : leurs œuvres sont documentaires. C'est ainsi que ce délicieux fantaisiste, ce compétent humoriste qu'était Pol Rab, le créateur de « Ric » et de « Rac » a fait plus pour la diffusion du Scottish-terrier que tous les clubs de terriers réunis ; il a fait connaître la race partout.

Outre les peintres, les acteurs, les littérateurs même jouent un rôle dans la montée des diverses races successivement à la mode. Par une documentation zootechnique, aussi serrée que possible, par des faits historiques, nous essaierons de montrer comment les principales races de chiens ont évolué sous l'influence de la mode, comment, après avoir connu la faveur populaire, elles se perdent ou plutôt s'oublient sans raison apparente. Ces fluctuations se font sentir, non seulement sur les chiens de compagnie, d'agrément, mais encore sur les chiens de chasse, de bergers, de garde ; en effet, « tous les chiens sont des chiens d'agrément », comme l'a si bien dit M. P. Mégnin. Nous commencerons par les chiens de garde et les chiens de berger.

Chiens de garde et chiens de berger

Le Dogue allemand.

C'est au Moyen Age que les Féodaux Allemands mirent en honneur cet étrange colosse. Il date donc de loin. Ils l'ont amélioré, l'ont croisé avec les Lévriers, pour obtenir taille et vitesse. Une fois réalisée, sa création a persisté : sous Louis XI il apparut en France, et certaines tapisseries de la Renaissance nous montrent les seigneurs chassant le sanglier en compagnie de grands Danois. Dans la suite, il fut supplanté par d'autres races, il fut moins multiplié que par le passé. Pendant plusieurs siècles, il tomba dans un oubli relatif. De nos jours, il subit un renouveau de faveur, il passe au rang de chien de garde, puis de chien de compagnie et d'agrément. Il est vrai qu'avec sa haute taille, sa silhouette puissante, mais non dépourvue d'élégance, le Danois est un compagnon de fière allure et l'on comprend le grand succès de cet animal, bien qu'il ait aussi la réputation d'être assez peu intelligent, brutal et méchant avec les autres chiens, et même avec les étrangers qui l'approchent sans précaution.

Le Mastiff.

Les chiens de cette race sont probablement issus des molosses d'Epire, ils furent introduits en Grande-Bretagne par les Romains, qui les utilisaient pour combattre

dans les arênes le lion et le léopard. C'est au Moyen Age que ces chiens eurent leur vogue et on rapporte que la reine Elisabeth était particulièrement friande de ces combats. Par la suite comme le Dogue allemand, le Mastiff est tombé dans l'ombre ; cette défaveur date de l'interdiction des combats avec les animaux sauvages, spectacles inhumains ; puis, ses apparences se sont modifiées, et il fut très populaire, dans la dernière partie du XIXe siècle. De 1900 à 1920, il baissa dans l'estime du public, en tant que favori de la mode.

Maintenant ce n'est plus une bête farouche, mais un compagnon et un gardien personnel, qui est depuis quelques années l'objet d'un regain de popularité surtout de la part des amateurs de chiens de haute taille et de grand format.

Le Saint-Bernard.

Parmi les innombrables races canines que la mode d'un jour fit éclore et que celle du lendemain emporta, il faut faire une place à part au Saint-Bernard. La recherche et le secours des voyageurs surpris par la nuit ou les tourmentes de neige dans le col du Grand Saint-Bernard, œuvre de dévouement et de charité, à laquelle il est associé depuis plusieurs siècles, l'ont placé dans l'imagination populaire, sur un piédestal de légende, et la vogue qu'il eut au début du XIXe siècle, s'explique fort bien. Vers le milieu de ce même siècle, la race a été totalement détruite par des épizooties ; elle était reconstituée

quand la dernière guerre affaiblit l'élevage, d'où la régression de ces vaillants serviteurs. Depuis la guerre, en Suisse, en France, en Angleterre et en Amérique, on s'efforce, à la conversion et à la diffusion de cette race de héros. Elle commence seulement à retrouver son ancienne prospérité.

Le Terre-Neuve.

Le dévouement au sauvetage en mer du Terre-Neuve, en fait un noble animal qui a eu sa vogue. Il en existe une variété dont la popularité est dûe à un peintre. Il s'agit d'un chien qui présente les mêmes caractéristiques générales que le Terre-Neuve authentique noir jais, mais dont la robe est blanche avec de larges taches noires. Le peintre Edwin Landseer a fait de ses chiens le sujet principal d'un tableau célèbre ; cela suffit pour assurer leur vogue et les éleveurs anglais s'efforcèrent par l'obtemption de métis d'approcher le type de Terre-Neuve de Landseer. Tant et si bien, que cette variété fut plus répandue en Angleterre que le Terre-Neuve véritable.

Le Bull-Ddog anglais.

Le Bull-dog, montre dans son évolution plusieurs périodes de prospérité, suivies de périodes de déclin. Il fut très populaire au XVIII^e^ siècle, époque où prit naissance le « bullbaiting », ou combat entre chien et taureau. Il continuait de la sorte sa carrière de lutteur, commencée

par ses ancêtres, les *pugnaces britanniae*, qui étaient opposés au IVe siècle avant J.-C. aux molosses d'Epire des Phéniciens. Sous les Romains, il jouait aussi un grand rôle dans les combats d'arênes, comme Strabon, le rapporte dans ses écrits. La popularité du Bull-dog, d'origine antique par conséquent, se perpétua jusqu'en 1835, date à laquelle le Parlement anglais émit une loi sur la suppression de combats aussi cruels. Le Bull-dog ne fut plus utilisé et perdit la faveur du public.

Au début de ce siècle, la mode s'empara à nouveau de lui, et depuis, il a toujours été en vogue parmi les gens du monde, il a perdu son caractère brutal, il est devenu doux, tout en gardant son aspect rébarbatif et impressionnant.

Le Pinscher-schnauzer

Cette race est connue en France surtout depuis la guerre, comme d'autres des pays germaniques, parce que rapportée d'Allemagne par les militaires des troupes d'occupation. Le Pinscher a aussitôt rencontré une faveur sans précédent. Elle lui vient de l'originalité de sa physionomie, son sobriquet de *Schnauzer*, signifie : moustachu, grognard. Par ailleurs, sa diffusion rapide s'explique facilement pour qui connaît ce charmant petit animal, athlète robuste, d'intelligence vive et compagnon intéressant.

Le chien de berger de Brie.

Comme tous les chiens de berger, en vogue, le chien de Brie fut pendant longtemps tout à son métier, il n'allait pas dans le monde et ne hantait que le troupeau confié à sa garde ; on ne le trouvait pas beau, on le trouvait utile. Puis, ce paysan robuste se classa ces dernières années parmi les chiens à la mode, tout comme les mignons. Lui aussi doit sa vogue à son originalité : on ne peut trouver physionomie plus originale que cette tête au poil long, ondulé, formant une barbe, des moustaches et des sourcils retombants, qui voilent légèrement les yeux... et quels yeux : grands, bien ouverts, lumineux, d'expression calme et surtout extrêmement intelligents.

Le chien de berger d'Ecosse.

Cet ancien gardien de troupeau est devenu un chien de haut luxe. Il fut à la mode au XIX^e^ siècle, la reine Victoria fit beaucoup pour son renom ; c'était sa race préférée. Elle en possédait de magnifiques spécimens de robe unicolore et blanche. Puis, la vogue cessa, on lui préférait depuis quelques années les Terriers, moins élégants pourtant et d'une turbulence parfois excessive ; il était effacé aussi par le Berger d'Alsace, au caractère moins égal, tantôt sournois, tantôt même franchement méchant.

A l'heure actuelle, le Berger écossais est moins ignoré, il redevient en faveur. Et l'on voit déjà la variété bleue

marbrée, très recherchée ; certaines « Etoiles de l'écran » font tout pour sa diffusion. Reconnaissons que cet aristocrate des chiens mérite ce succès, non seulement pour sa beauté incontestable mais encore pour

Cliché « *L'Eleveur* »

Tête de Berger d'Alsace

son dévouement, sa fidélité et son attachement qu'on chercherait en vain, au même degré, dans une autre race.

Le chien de berger d'Alsace.

L'engouement pour ce chien date de l'après-guerre, il a des causes curieuses : quand nos troupes entrèrent en Alsace, en 1918, les soldats émerveillés par l'élégance et la beauté des chiens rencontrés dans les provinces retrouvées, en ramenèrent dans leurs foyers de nombreux

exemplaires. C'en fut assez pour répandre la race, mais dans cette diffusion, une part moins grande, mais notable cependant revient à « l'Etoile du Cinéma » que fut « Rintintin » Qui n'a pas entendu parler de Rintintin ? Ce berger d'Alsace ramené aux Etats-Unis après la démobilisation par le capitaine Duncan, était supérieurement doué, il fut un chien acteur merveilleux. Ses dons naturels mis à l'écran firent le renom des qualités morales de sa race et aidèrent sûrement à sa vulgarisation. Celle-ci fut telle que jusqu'à ces dernières années le nombre des bergers d'Alsace atteignait, au moins dans la région parisienne, celui des représentants de toutes les autres races réunies. A l'heure actuelle il décline un peu.

Les lévriers

Nous ne pouvons les appeler autrement. Ils sont chiens de chasse dans certains pays encore, chez nous ils ne le sont plus, de par la loi du 3 mai 1844 ; ils sont chiens de sport, puisqu'ils rivalisent dans le « cursing » ; ils sont aussi et souvent chiens d'agrément ; dès le XIVe siècle, ils avaient les faveurs des dames, leur vogue a depuis subi des fluctuations parallèles à leur destination. Nous nous occuperons d'abord du plus prestigieux des lévriers :

Le Barzoï.

Ce chien qui est indiscutablement le plus hautement décoratif des chiens d'agrément tient la côte ces der-

nières années. Avant la guerre, le Grand Duc de Russie, Nicolas Nicolaïewitch, fit beaucoup pour sa diffusion dans les familles régnantes d'Europe. Il possédait à Perchino le plus bel équipage de Barzoïs d'une perfection achevée et proches pour la chasse aux loups des qualités dont Tolstoï a doté la chienne « Milka » dans son roman *La Guerre et la Paix.*

La Cour d'Angleterre renforça cette propagande, la reine Victoria posséda un des premiers. Plus tard son fils, le futur Edouard VII, en reçut trois en cadeau de la famille impériale de Russie.

Parmi les personnages qui favorisèrent la vogue de cette race, nous ne devons pas passer sous silence d'Annunzio, grand amateur de Barzoïs. Avant la guerre, dans sa retraite de la Côte d'Argent, il ne sortait jamais sans être suivi de ces compagnons hautains et nonchalants. Plus près de nous, il faut penser à Jean Gabriel Domergue, peintre des élégances modernes, qui a bien su utiliser les effets décoratifs du Barzoï, et lui a fait une adroite réclame. Il faut penser aussi à M^lle^ Jane Renouardt, la gracieuse comédienne, qui a fait beaucoup pour la diffusion du Lévrier russe en ces dernières années. Sa chienne — Elga — qui a joué en 1929 dans *La chienne aux yeux de femme*, fut sa principale partenaire ; cette bête de luxe indolente mais fidèle a beaucoup plu au public, et nul doute que parmi les spectateurs, certains se soient laissés séduire par cette belle race de lévriers.

Telles sont les influences qui ont mis à la mode le Barzoï au cours de son évolution.

Le Deerhound.

L'histoire de cette race de grands chasseurs, nous montre de curieuses variations dans sa vogue. Autrefois le Lévrier à daim ou Deerhound était très répandu dans toute la Grande-Bretagne ; lorsque dès le XVIII^e^ siècle, le gros gibier disparut, le Deerhound fit place au Greyhound, plus rapide pour la chasse au lièvre. Les montagnes d'Ecosse furent le dernier refuge de ce chien dont l'élevage était tombé assez bas. Mais à partir de 1825 et grâce à Walter Scott, la race connût un regain d'intérêt. Le grand romancier anglais avait comme compagnon favori une chienne Deerhound, « Maïda », qu'il qualifia « the most Creature of Heaven » et dont on peut voir encore le tombeau à la porte du château d'Abbotsford. Nul doute qu'une pareille référence ait contribué à la faveur de ce lévrier, dont la diffusion n'a fait que s'accroître en ces soixante dernières années.

En vedette, comme chien de chasse, puis éclipsé par le Greyhound dans ce sport, il reprend sa place importante et cela grâce à un auteur très populaire. Voilà bien une expression de la fantaisie humaine.

La Levrette.

Elle a un long passé de gloire, et fut à la mode à plusieurs reprises. Au dire des érudits, c'était l'hôte favori

des villas romaines ; elle figure en compagnie des Seigneurs et des nobles Dames, sur les tapisseries du Moyen Age ; il n'est guère de sépultures féodales où au pied du gisant ne soit figuré le Lévrier d'Italie symbole de la fidélité domestique ; il a maintes fois inspiré l'estampe galante de Watteau, et d'autres peintres célèbres du XVIII^e siècle. Après avoir connu de nouveau une très grande vogue, il y a une cinquantaine d'années, la Levrette est devenue rarissime en France. C'est une déshéritée de la mode.

Les chiens de chasse

Nous avons vu comment la mode avait transformé les Lévriers primitivement chiens de chasse, nous allons voir maintenant que son action s'étend aux races de chiens utilisées dans le sport cynégétique moderne. L'influence de la mode s'est fait surtout sentir chez les chiens d'arrêt plus fidèles, plus fins que les chiens courants, animaux robustes, brutes pour la plupart, vivant plus au chenil et en meute, connaissant mieux le fouet que les caresses du maître.

Le Pointer.

La vogue de ces chiens anglais en France, date de Charles X. Le grand veneur de ce roi, de Girardin, amena des Pointers d'Angleterre ; il les présenta à Sa Majesté qui les accepta avec reconnaissance, et les adopta sur

le champ. Le souverain, grand sportman, commençait à demander du nouveau afin de varier ses plaisirs. La première chasse faite par le roi fut trouvée charmante. On se le dit à la Cour, et dès lors les Pointers firent fureur.

Cliché « L'Eleveur »

Tête de Pointer

Leur vogue dura longtemps. Elle connut son plein épanouissement, il y a soixante ans. Ils sont encore très répandus, parce que beaucoup de chasseurs se plaisent autant à contempler le travail de leur chien qu'à faire des hécatombes de gibier. Le Pointer, comme la plupart des races d'origine anglaise, remplit ce but sportif. Il parcourt de grandes distances en plaine, et marque un

arrêt que l'on a souvent qualifié de cataleptique ; son nom d'ailleurs « chien qui pointe » (de « punta » en espagnol) indique de façon très imagée son arrêt caractéristique. Satisfaction à un goût du sport, disions-nous, certes oui, mais aussi satisfaction à l'Esthétique : le Pointer porte beau, il a des allures brillantes, un galop souple et cadencé. Rien d'étonnant qu'avec de telles qualités, la mode en ait fait son favori en chien de chasse.

Le Setter anglais.

La faveur et la sympathie dont jouit à l'heure actuelle e Setter anglais lui viennent de l'élégance de ses formes et de sa robe, ainsi que de la beauté de son travail sur le terrain. En chasse sur la plaine, il a moins de vitesse de quête que le Pointer, mais la beauté de ses lignes, la noblesse de son allure souple et rampante, le font admirer par beaucoup d'amateurs.

Du point de vue de sa robe, on le préfère de nos jours sans grandes taches noires, mais avec de légères mouchetures. C'est un juge anglais renommé, le capitaine G.F. Bolam qui a lancé cette vogue, il dit lui-même : « La couleur qui me déplaît chez un chien, c'est celle montrant de larges taches foncées tandis que je confesse avoir un faible pour le chien très clair, tiqueté et taché de bleu ».

Si le Setter n'est pas un chien d'agrément ou de compagnie, à l'occasion il est très décoratif dans un intérieur avec cette robe opulente ornée de franges soyeuses.

Il est choyé par sa maîtresse et pour la promenade c'est son plus agréable compagnon. Cette valeur esthétique n'est pas une des moindres parmi celles qui le mettent en vedette.

Le Golden retriever.

Ce chien est utilisé surtout en Angleterre, pour retrouver et rapporter le gibier ; il est devenu très populaire ces vingt dernières années. Son origine est des plus fantaisistes : c'est un directeur de spectacles forains de Russie qui amena les premiers en Angleterre, après la Guerre de Crimée. L'honorable Dudley Marjoribanks tout d'abord, les remarqua au Cirque et fut très impressionné par leur intelligence. Leur belle couleur dorée peu commune et leur apparence flatteuse lui plurent. Il se rendit acquéreur de ces chiens, et en fonda une lignée. Il fit des compagnons charmants, dociles et possédant de hautes qualités pour rapporter le gibier : les Golden retriever.

Ce Retriever doit sa popularité à sa beauté, mais aussi à l'influence de Lord Arcourt, qui n'en employait pas d'autre dans sa chasse de Nuncham, près d'Oxford, et que suivirent dans cette voie d'autres lords, tant et si bien qu'il est devenu la race anglaise de chiens de rapport, dont la vogue dépasse aujourd'hui de beaucoup celle de toutes les autres.

L'Epagneul allemand.

Ses ancêtres ne sont pas d'une antique origine germanique ; ils sont arrivés jadis de France, avec les usages de Cour et les modes de chasse. On l'appelle encore Langhaar, il fut répandu sous ce nom vers 1884, par le peintre animalier et cynologue Jean Bungartz. Il est beaucoup moins répandu actuellement qu'il ne le fut autrefois. Il y a encore vingt ans il n'était pas rare d'en voir une cinquantaine dans une Exposition, ils n'étaient que huit à l'Exposition du Kartell, à Francfort, en 1932, quatorze à celle de Dortmund en 1933, en d'autres termes il est excessivement rare.

Les Epagneuls français et l'Epagneul breton.

Les Epagneuls ont toujours eu la vogue en France. Dès le XIVe siècle, alors que les premiers apparaissaient en France sous le nom d'Epagneux, parce qu'ils venaient d'Espagne, leur succès contrebalança celui de la Levrette. Louis XIV et Louis XV faisaient beaucoup pour leur propagation. Louis XIV se plaisait à distribuer chaque jour de sa main à ses Epagneuls favoris les sept biscuits que le pâtissier de la Cour était tenu de leur fournir. Louis XV, au sortir de son dîner, recevait chaque jour du premier maître d'hôtel deux cornets de gimblettes qu'il distribuait à ses Epagneuls. Sous le Second Empire, ils continuèrent à prospérer, mais ils étaient traités non en chiens de chasse, mais en chiens de com-

pagnie, pour leur élégance et la beauté de leur pelage, on préférait alors les robes noires : Marguerite Bellanger,

Epagneul Breton Cliché « *L'Eleveur* »

la maîtresse de Napoléon III, possédait un bel Epagneul noir dont elle était très fière.

A cette époque, c'était l'Epagneul français et l'Epagneul picard qui étaient à leur apogée. Actuellement la

publicité ne fait plus rien pour ces races. On les ignore de plus en plus, surtout l'Epagneul picard. C'est l'Epagneul breton qui tente tous les amateurs.

L'Epagneul breton a fait sa véritable apparition, il y a un peu plus de trente ans ; vers 1910, cette race prit de l'essor, les efforts des éleveurs ayant été couronnés de succès. Maintenant, il est facile de se rendre compte que l'Epagneul breton est, parmi les chiens d'arrêt continentaux et étrangers, celui qui tient la tête en France. Cet engouement vient de son originalité et de raisons économiques vu sa petite taille, mais il est mérité. C'est un bon petit chien, très doux de caractère, agréable compagnon, très affectueux,et bon à tout faire en chasse : au bois, en plaine, à l'eau, au fourré. C'est l'aide parfait du chasseur qui n'a qu'un seul chien. En outre, il est idéal pour le transport en automobile, ce qui est loin d'avoir nui à sa notoriété.

Le Teckel.

C'est le seul chien courant dont la mode se soit occupée. Il est de nos jours très répandu. C'est d'ailleurs un chien sympathique à tous égards : basset, de caractère hardi, courageux, joyeux et caressant pour son maître, il est aussi bon chien de chasse que fidèle compagnon à la maison. En Allemagne, son pays d'origine, il est très populaire : toutes les anciennes gravures du siècle dernier qui représentent des chasseurs, font figurer à leurs côtés un ou plusieurs Teckels. Il jouit aussi d'une grande

vogue en Angleterre et aux Etats-Unis. A l'Exposition de Greenfield (Etats-Unis), en 1931, la classe des Teckels se trouvait être la troisième par le nombre, sur 1560 chiens exposés. A Londres, à l'Exposition du « Kennel club » (alors qu'il y a une dizaine d'années cette race était peu répandue en Angleterre) on pouvait voir cent dix Bassets allemands. Ils occupaient la quatrième place par le nombre, précédés par les Fox-terriers, les Setters et les Pékinois.

Chez nous, la faveur qu'il connaît est sans cesse croissante, si bien qu'à l'Exposition canine de Toulouse, en 1935, il y avait une classe spéciale de Teckels et il était aisé de constater tout l'intérêt que les visiteurs leur portaient. C'est sa conformation originale qui crée sa popularité ; il a en effet, la structure d'un gnome, bas sur pattes, long de corps, mais fort et musclé. Ces disproportions entre le corps et les membres lui font une silhouette amusante qui lui attache la faveur du public.

Les chiens d'agrément

Les chiens d'agrément sont ceux, qui, vraiment subissent tout entière l'influence puissante de la mode : c'est elle qui les porte, les apporte et les emporte. Parmi eux viennent prendre place au hasard, les mignons et les excentriques, les petits et les nains, les incroyables, les « enfants gâtés », les plus beaux comme les plus laids, les chiens d'appartement, les amis des fanatiques, maîtres ou

maîtresses, bien plus esclaves de leurs compagnons que ceux-ci de leurs aimants possesseurs. On les trouve en tous pays, toujours choyés, privilégiés, objets d'attentions scrupuleuses, de soins renouvelés et d'incessantes gâteries. Ils sont de toutes sortes : la plupart ne sont que les diminutifs des grandes races ; plusieurs en sont la miniature, d'autres, au contraire, n'en sont que la caricature, et l'on n'explique que par la mode l'engouement qui s'attache à leur « petite personne », souvent plus informe qu'agréable. Avant de les passer en revue, nous indiquerons quels sont ceux qui tiennent la vedette à l'heure actuelle. La faveur du public se porte d'abord et toujours sur l'Epagneul Pékinois, sa vogue et son perfectionnement vont de pair en une marche ascendante.

Une famille suit les traces du Pékinois, ce sont les Terriers anglais qui ont proportionnellement franchi en nombre une étape plus grande que les Pékinois. Puis, vient le Loulou de Poméranie et les Griffons belges. Ensuite, c'est le Chow-chow qui prend place. A côté de ces vedettes, le Caniche et le Samoyède, attirent de plus en plus l'attention.

Le Bouledogue.

Sa physionomie est expressive, un peu rébarbative, mais d'une mobilité et d'une cocasserie qui traduisent une vive intelligence et le font rechercher des riches amateurs : début de vogue. Nul doute que, d'ici quelques années, en raison de la faveur dont il jouit à l'étranger

il ne trouve chez nous la prospérité et l'importance auxquelles il a droit ; sa renommée est déjà croissante.

Les Griffons belges.

Eux aussi sont des petits chiens qui plaisent pour l'étrangeté de leur physionomie ; c'est par des croisements successifs et après plusieurs années de sélection qu'on est arrivé à fixer la face de singe caractéristique. Très en honneur avant la guerre en Belgique, l'élevage fut miné par la guerre. Depuis, tant chez nos voisins que chez nous, il s'est lentement reconstitué et a acquis une perfection indiscutée.

En France, le grand succès de cette race est dû non seulement à son originalité simiesque mais encore à l'intelligente activité du « Club français du griffon belge », qui lui a fait une adroite propagande.

Le Samoyède.

Parmi les races du Grand Nord, ou hyperboréennes, appelées par les noms les plus fantaisistes : Chien Nordique, Spitz, Ostiak, Laïka, Chien d'Esquimaux, une seule est fixée, c'est le Samoyède. Depuis deux ou trois ans un intérêt grandissant s'attache à ce chien plein d'esthétique.

Une adroite réclame lui a été faite par les voyageurs et les explorateurs. Les voyageurs qui ont décrit les prodigieuses solitudes du Grand Nord canadien, ont laissé des descriptions pittoresques des chiens de traî-

neaux, compagnons des héros de Jack London et M. Constantin-Weyer. Les explorateurs tels qu'Amundsen, Byrd et le docteur Charcot ont vanté leurs fidèles auxiliaires, les Samoyèdes.

Outre cette heureuse propagande, le fameux « appel de la neige », qui résonne si impérieusement, depuis quelques années à l'oreille de nos contemporains, sous la forme de sports d'hiver en particulier, a mis à la mode dans le monde canin les chiens des régions polaires et au premier chef le plus beau : le Samoyède. Ainsi est exaucé le vœu que formulait récemment un cynophile renommé : « D'une conformation suprêmement harmonieuse, d'une esthétique parfaite, nullement conventionnelle, avec sa fourrure éblouissante de blancheur, sur laquelle tranche le noir des yeux, du bout du nez, le Samoyède mériterait d'être mieux connu et plus répandu ».

La roue tourne... Autrefois ignoré, le voici recherché. Nul doute que cette mode ira augmentant, par la baguette magique d'une publicité effrénée en faveur de la montagne d'hiver et aussi par les exigences implacables d'un snobisme moutonnier.

Le Chow-chow.

Ce chien d'Extrême-Orient était dans l'Empire des Célestes un animal comestible. C'est un mets recherché par les Gourmets chinois, au même titre que le potage au nid de salanganes ou l'aileron de requin. De ce rôle dégradant d'aliment carné, le Chow-chow est arrivé en

pénétrant dans les milieux plus civilisés à être une des vedettes de l'aristocratie canine.

Transporté dans nos pays depuis une cinquantaine d'années, il fut aussitôt remarqué, grâce à la faveur du roi Edouard VII, qui en eut un spécimen qu'il affectionnait beaucoup. En France, la comtesse de Cholet, commença en 1900 à le faire connaître. La collection qu'elle avait réunie et qu'elle présentait aux Expositions faisait l'admiration des visiteurs. Mme Waldeck-Rousseau et le peintre Ed. Mérite, furent des passionnés de cette race. Ces dernières années, elle se répand de plus en plus. Dans le monde des artistes, parmi les vedettes élégantes qui ont été conquises par son charme, on relève les noms de Mmes Cécile Sorel, Marie Bell, Ventura. Ce parrainage confère au Chow-chow, une certaine importance et contribue pour une large part à la diffusion de ce chien curieux, au regard un peu étrange où se reflète le mystérieux Orient.

Le Loulou.

Parmi toutes les races d'agrément ou de luxe qui essaient de conquérir par leur grâce ou leur beauté, les faveurs des foules, le Loulou de Poméranie se place en toute première ligne. Très répandu chez nous depuis une dizaine d'années, il compte toujours parmi les favoris des élégantes. Il semble un jouet vivant, et rien n'est chic qu'un ou deux Loulous, dans un studio, un boudoir, à la promenade ou dans l'auto. Les caprices de la fan-

taisie se sont exercés sur les robes, elles n'ont pas toutes la même cote. Actuellement, chez les Loulous nains, la robe orange ou sable est celle qui a le plus de succès; les beaux sujets noirs sont rares, les bleus qui ont fait fureur, il y a vingt ans, sont un peu abandonnés en raison de la difficulté d'obtenir des nuances pures; il en est de même des blancs qui, dans la variété miniature sont rarement réussis. La mode tend également à se détourner des marrons et des acajous, malgré la chaleur et la vigueur de leurs coloris.

Le Schipperke

Au dire d'anciens auteurs, le Schipperke était très à la mode à Bruxelles, vers 1830, surtout dans les milieux artisans, en particulier les cordonniers et les bouchers. Ce n'est toutefois qu'en 1880, au cinquantième anniversaire de l'Indépendance de la Belgique, que le Schipperke fut admis dans une Exposition canine. En 1885, il commença à connaître la célébrité du fait que la Reine des Belges en possédait un. Plus tard, le « Schipperke-Club » ne fit qu'augmenter la vogue de ce chien. En France, il commença à être à la mode un peu avant la guerre. A présent, il connaît quelque faveur, et c'est dans le Nord qu'il s'assure le plus d'amateurs.

L'Epagneul japonais.

Les Japonais aiment les petits chiens, ils les tiennent dans la manche de leur vêtement, ou les placent juste

sous leur menton. Aussi appelle-t-on les Epagneuls japonais : « Chiens de manche », ou « Chiens de menton », dans leur pays d'origine. Ces tout petits chiens étaient très appréciés des élégantes japonaises, et ils étaient en grand honneur à la Cour du Mikado.

En Europe, c'est en 1880 que l'Impératrice d'Allemagne fit la vogue des Epagneuls japonais. Elle les tenait de la souveraine du Japon, qui avait chargé Singo-Aoki, ambassadeur extraordinaire du Japon, d'offrir un couple de « Tchin » à l'Impératrice. Cette vogue fut encore accrue par la reine Alexandra, alors princesse de Galles, qui s'intéressait à ce charmant petit chien exotique : les Epagneuls japonais étaient lancés. Chez nous, ils sont surtout connus depuis une trentaine d'années, ils furent alors à la mode comme animaux de luxe mais ils ont été supplantés depuis par les Pékinois.

Les Terriers.

Il existe en Grande-Bretagne et en Irlande, 19 variétés de Terriers. Beaucoup de ces variétés sont répandues en France, mais certaines sont inconnues. Or, il faudra bien qu'un jour, le Fox-terrier à poil dur ou le Scottish-terrier, devenu trop commun, soit détrôné par une nouvelle variété. Il se trouvera bien quelqu'un pour lancer la mode, déjà apparaissent quelques Kerry blue-terriers, nous verrons sans doute le Border, le Lakeland et le Clydedale.

Le Fox-terrier. — C'est lui qui jouit de la vogue la plus considérable ; il est largement répandu depuis la guerre, et maintenant, qui ne le connaît pas ? Cette mode est

Cliché « *L'Eleveur* »

Fox terrier à poil dur

probablement issue du goût marqué pour le sport et le cubisme. D'une part, en effet, c'est un chien gai, espiègle même, dont la vivacité toujours en éveil, et l'entrain perpétuel peuvent aller jusqu'à la turbulence et un goût du mouvement parfois excessif. D'autre part, son profil, aux lignes puissantes, taillé à coups de serpe, est assimilable aux productions les plus cocasses de l'art cubique

et s'accorde parfaitement avec les conceptions de l'esthétique décorative moderne.

Le Scottish-terrier. — Après la guerre, ce terrier a bénéficié de la vogue des animaux à poil dur. Il a fait

Cliché « *L'Eleveur* »

Scottish terrier

fureur dès son introduction en France et la faveur dont il fut l'objet ne s'est point démentie. Il a conquis les citadins en raison de son originalité, mais aussi en raison de l'influence considérable du regretté Pol Rab. N'a-t-il pas effectivement popularisé le Scottish-terrier par la célèbre caricature de « Rac », le compagnon de « Ric » ? Ne pas le reconnaître serait signe d'étroitesse d'esprit.

Le Dandie-Dinmont-terrier. — Cette race a eu elle aussi son heure de vogue ; elle date d'un immense succès littéraire, celui qu'a connu en 1815 « Guy Mannering » de Walter Scott. Le héros de cette œuvre est un gentleman farmer écossais chasseur émérite ; ses compagnons de chasse sont des Terriers, ils ont reçu son nom : Dandie-Dinmont. C'est ainsi qu'un romancier baptisa une race de chien. Auparavant, Gainsborough lui-même avait participé à lancer cette race par une peinture : étude minutieuse de tête de Dandie-Dinmont-terrier, tout à fait typique. Puis cette faveur décrut et maintenant il connaît l'éloignement de la mode, supplanté par les autres terriers.

L'Airedale-terrier. — Il a acquis ces dernières années une vogue grandissante, il attire les amateurs par sa silhouette élégante, et la faveur dont il jouit ces deux dernières années tend à le placer au premier rang des animaux à la mode.

Le Cairn-terrier. — C'est encore une race dont le nombre des sujets est de plus en plus élevé. L'an passé sur la Côte basque, cette année sur la Côte d'Azur, le roi Edouard VIII, alors Prince de Galles, avait pour compagnons des Cairn-terriers, et nul doute que cette race préférée du roi d'Angleterre n'ait les faveurs de ses admirateurs ... et de ses admiratrices. Cependant, elle est encore un peu moins connue chez nous qu'en Angleterre, son pays d'origine, où elle a une popularité vrai-

ment extraordinaire. Mais on peut lui prédire un succès proche d'égaler celui du Fox-terrier à poil rude et du Scottish-terrier.

Le Toy-terrier. — Avant de quitter les Terriers il nous faut dire un mot du nain de ce groupe : le Toy-terrier. Ce petit chien d'appartement a eu très grande vogue au temps de nos aïeules, et il a pu à une époque encore récente être placé parmi les plus grands favoris de la mode. Cette faveur ne dura pas. Lorsque commencèrent à apparaître vers le début du siècle dernier, les multiples races de terriers modernes, le Toy-terrier, de plus en plus délaissé, ne survécut guère que dans quelques comtés d'Angleterre.

Le Carlin.

Il a eu comme chien de dame une extraordinaire renommée, seulement égalée par celle du Bichon. Il était très répandu en Hollande, au XVII^e^ siècle ; il passa ensuite en Angleterre, où il ne tarda pas à obtenir un succès énorme et les faveurs de la Cour, par suite du mariage de Guillaume III d'Orange, avec une fille du roi Jacques II. On donnera la mesure de cette popularité en indiquant que d'après le *Dictionnaire* de Howell paru en 1660, la formule « My pretty pug » correspondait à celle plus moderne et bien connue de « My darling ». Le Carlin resta longtemps le favori des souverains anglais, et on peut voir encore à Hampton-Court le portrait du roi Georges III avec un de ces chiens.

En France, sa plus grande vogue remonte avant la Révolution. Sous Louis XV il ne servait pas seulement comme l'éventail à donner du maintien et de la grâce aux Dames, mais à modérer les entreprises trop audacieuses des galants. Ses dents aiguës et sa hargne toujours en éveil rendaient inabordables les belles qui le cachaient dans les plis de leurs robes satinées. Après la Révolution, il disparut pour un moment mais ne tarda pas à reprendre ses droits sous l'Empire, et les Mémoires anecdotiques du temps signalent l'existence d'un Carlin chéri par l'impératrice Joséphine. La race est délaissée de nouveau au début du règne de Louis-Philippe. Alexandre Dumas, dans ses *Impressions de Voyage*, signale la Principauté de Monaco, où il passait en 1835, comme le seul endroit peut-être où il existe des Carlins, et les écrivains du temps disaient « Rare comme un Carlin » pour désigner un objet introuvable. Vers la fin du règne de Louis-Philippe, alors que l'anglomanie commençait à sévir chez nous, la vogue du Carlin reprit un peu, puis ce fut fini. A l'heure actuelle, on considère le Carlin comme aussi hargneux que sa physionomie le laisse supposer ou comme un chien peu intelligent ayant mauvais caractère. Ces jugements sont bien sévères, en réalité ils n'ont qu'un motif, le Carlin n'est plus à la mode.

Le Pékinois.

Les annales canines ne contiennent rien de plus étonnant que la renommée acquise en ces dernières

années par la race Pékinoise. Elle a fait un véritable bond dans l'estime et l'affection des heureux de la terre laissant d'autres races loin derrière elle.

Ces chiens chinois étaient en quelque sorte le produit de cette vie du palais de Pékin qui s'est évanouie à jamais dans les ombres du passé, et nous savons de façon certaine que les Pékinois furent les favoris de l'Impératrice douairière de Chine, Pzé-Haï, qui les entourait de soins jaloux. En 1860, le palais d'été de Pékin fut saccagé par les soldats européens ; c'était le premier ébranlement ressenti à la base de cet édifice jusqu'alors invulnérable qu'était le gouvernement impérial. Parmi le butin se trouvaient huit de ces chiens dont la sortie hors du palais, avait été formellement interdite, sous peine de divers supplices, chacun de ceux-ci étant assez terrifiants pour enlever à quiconque en aurait eu l'intention, l'envie de voler l'un de ces animaux sacrés. Huit chiens furent trouvés dans les appartements de la tante de l'Empereur, cette princesse s'était suicidée à l'approche des soldats. L'un appelé Looty, dont le portrait fut peint par Landseer fut offert à la reine Victoria ; un couple devint la propriété du duc de Richmond ; deux autres Pékinois, celle de l'amiral Lord John Haye ; l'amiral Oliver John, alors lieutenant, rapportait aussi un spécimen de cette race, tandis qu'un officier en ramenait deux autres en Angleterre ; ce couple eut bientôt des produits origine de tous les Pékinois dont l'Angleterre s'enorgueillit, qui demeurèrent jalouse-

ment dans les mains de quelques privilégiés. Peu à peu le Pékinois fit tache d'huile dans son extension, il apparut en 1898 dans les Expositions anglaises, l'originalité de sa physionomie suscita une curiosité puis un engoue-

Pékinois

Cliché « *Vie à la Campagne* »
Publication Hachette

ment extraordinaire, il s'est répandu dans le monde entier depuis une cinquantaine d'années ; partout il anime et complète les plus luxueux intérieurs.

Telle est l'ascension du Pékinois : parti de quelques spécimens rares, sacrés même, il est devenu graduellement et par suite d'un événement de l'Histoire un des grands favoris de la mode canine.

Les Epagneuls nains.

Aux siècles passés, ils ont été les favoris des Cours et des demeures seigneuriales, les peintres les plus fameux

se sont bien souvent attachés à les représenter en compagnie de nobles dames, au milieu de fêtes intimes ou de solennités les plus fastueuses. Parmi eux, on rencontre l'Epagneul-papillon et les Toy-spaniels.

L'Epagneul-papillon. — C'est assurément le chien d'agrément le plus anciennement connu chez nous. Il était déjà la race préférée d'Henri III. Le roi fit, dit-on, plusieurs voyages à Lyon pour y acheter ces petits chiens d'une élégante finesse. Parmi les célèbres toiles de Rubens que possède le Louvre, on peut voir sur l'une d'elles représentant le mariage d'Henri IV avec Marie de Médicis, le portrait d'un Epagneul-papillon à la mine éveillée et séduisante. Le même Epagneul a tenté également le pinceau de Ténier le Jeune dans *L'Enfant Prodigue* et il figure dans des scènes burlesques de certains petits maîtres de l'Ecole Hollandaise, notamment de Jean Steen : *Le Repas de Famille.*

S'il fut affectionné à la Cour d'Henri III et Henri IV, il fut aussi affectionné des femmes du XVIII^e^ siècle comme le représentent les tableaux anciens ; Greuze, dans ses scènes familières et Fragonard dans ses portraits de femmes au charme voluptueux. Le roi Louis XV lui-même aimait beaucoup les Epagneuls nains. Mme de Pompadour en avait plusieurs dans ses appartements. Ils étaient de robe noire, on les appelait : « Les Gredins ». Cette variété était alors très à la mode. Elle a disparu depuis ou presque.

Actuellement c'est la période d'éclipse de l'Epagneul-papillon, seuls quelques rares spécimens de-ci de-là témoignent de l'engouement qu'eut un jour l'aristocratie pour ces jolis petits chiens.

Les Toy-spaniels. — Les Toys-paniels ou « Epagneuls de tapis » ont eu leur vogue eux aussi. Elle vient de l'affection que leur ont portée les rois Charles Ier et Charles II. Le pinceau délicat de Van Dyck, peintre de Charles Ier, a su rendre l'éclat et le lustre de leur robe soyeuse, qui les font ressembler à de petits pages en livrée. Mais ils ont été surtout mis à la mode par le roi Charles II. Le monarque avait pour eux une telle passion qu'ils avaient accès dans toutes les salles de Whitehall, même quand les Etats tenaient leurs assises. Il en avait donné plusieurs à la duchesse de Portmouth, sa maîtresse, pour égayer sa chambre à coucher. Aussi est-ce depuis ce règne que la variété de Toy-spaniels noir et feu, au petit nez de Roxelane, s'appelle le « King-Charles ».

Ce petit chien fut l'animal préféré de Marie Stuart, qui en avait eu, raconte-t-on, dans sa prison de Fotheringay. A la même époque, le poète anglais Swift, fit hommage d'un de ses ouvrages à son King-Charles qu'il choyait tout particulièrement. Newton aussi apportait tous ses soins à l'un de ces petits Epagneuls. Il l'affectionnait tant qu'il lui pardonna d'avoir renversé, en jouant, une bougie qui consuma les calculs auxquels le savant avait consacré une partie de sa vie.

Une autre variété de Toy-Spaniels, « le Blenheim », fut mis à la mode au début du XVIII^e siècle par la duchesse de Marlborough. Il connut en France la popularité, ainsi que les autres Toy-spaniels, à la faveur de l'anglomanie, et en particulier la haute société française était folle des petits Epagneuls importés d'Angleterre. Louis XIV aimait beaucoup les Blenheims, il les tenait de la reine d'Angleterre, et il créa tout exprès pour en prendre soin, une place de valet de chambre des Petits Chiens. Louis XV fit de même mais il préférait ceux de robe tricolore, qu'on appelle couramment les « Prince-Charles ». Oudry, le peintre de chasse de ce souverain, en a représenté plusieurs dans de charmants cadres de la collection du Louvre.

A l'heure présente, tous les Toy-spaniels sont beaucoup moins estimés qu'autrefois, comme en Angleterre d'ailleurs et ne sont plus recherchés que par de rares amateurs.

Les Bichons.

Le Bichon de Malte. — C'est l'ancêtre de cette famille : un charmant petit animal vraiment intéressant pour les cynophiles s'attachant à la mode. Il était le favori des dames romaines dans l'antiquité : l'historien Strabon dit quelque part : « Il existe une ville de Sicile : Mélita, d'où on exporte des chiens nains admirablement beaux et forts, bien proportionnés, que l'on appelle « Canes Melites ». Dans la succession des siècles cette race ita-

lienne a continué d'être une race de luxe, car elle a été l'objet des soins de princes, d'empereurs et de rois.

A Mentoue, au xv^e^ siècle, à la Cour des Gonzagues, les femmes élégantes les plus raffinées recherchaient beaucoup ce chien très décoratif, dont elles faisaient dans leurs appartements, le compagnon privilégié. Le Titien l'a immortalisé en l'exquis et affectueux animal qui, d'un geste gracieux de la patte, appelle les caresses de son maître, Alphonse I^er^ d'Este. Ce prince offrit un Maltais à Philippe II, le très catholique roi d'Espagne, qui lui écrivit que c'était le plus royal cadeau que l'on puisse faire.

Au siècle suivant la fougueuse Catherine de Russie donnait ses soins à un élevage de Bichons de Malte, dont un couple partageait la couche impériale... avec, il est vrai, des favoris d'un autre ordre, mais si ceux-ci changeaient fréquemment, ceux-là avaient le privilège de garder pour eux l'affection constante et inaltérable de la souveraine. On les appelait couramment en Russie, « Chiens italiens ».

Cette vogue ne pouvait pas moins faire que s'étendre à la France. Scarron dédia un de ses romans comiques au Petit Bichon de sa sœur, qu'il aimait beaucoup. Ajoutons pour mémoire que cette dédicace disparut de la seconde édition : Scarron brouillé avec sa famille eut la méchanceté de mettre parmi les errata de la première édition, au lieu de : « La chienne de ma sœur », lisez : Ma chienne de sœur ».

Mme de Pompadour obtint un évêché pour un Abbé malin qui avait su lui procurer un Bichon, le joyau rêvé à cette époque de toutes les dames de la Cour royale de France, et le peintre François Hubert Drouais fit le portrait d'une grande dame tenant un Maltais sur ses genoux comme le montre une gravure de Léopold Flameng.

Le Bichon de la Havane. — Cette autre variété est encore appelée : « Caniche soyeux de la Havane », et fut sous le Second Empire le chien de dame préféré des élégantes. C'est Nattier, qui, cette fois, a fixé à jamais le souvenir du Havanais dans le portrait de Madame Adélaïde.

Mais si ces Bichons firent fureur, ils sont bien peu connus à l'heure actuelle. Ces jolis petits chiens dont la riche fourrure d'un blanc éclatant ressemble à une boule de soie se font très rares en France. Peut-être sont-ils d'une opulence un peu désuète pour nos temps modernes. Et Buffon pourrait avoir écrit hier ce qu'il écrivait en 1755 : « Les Bichons ont été fort à la mode il y a quelques années, mais à présent on n'en voit presque plus. On les a quittés sans doute à cause de la malpropreté qui est inséparable des chiens à poil long, car on ne pouvait tondre ceux-ci sans leur ôter leur principal agrément. Il en est resté si peu que je n'ai pu en trouver aucun pour le faire dessiner ».

Le Caniche.

C'est un chien bien français d'origine et de caractère, il compte parmi les mieux connus du grand public. Il fut l'objet d'un véritable engouement, il y a une cinquantaine d'années. Il devait sa vogue à sa tendresse émouvante, son dévouement, son incorruptible fidélité. Il la devait aussi à sa merveilleuse intelligence, sa docilité, sa mémoire, qui en faisaient le plus apte de tous les chiens à apprendre ce que le caprice de l'homme pouvait lui suggérer : il a été longtemps le préféré des dresseurs de chiens savants, le chein de cirque par excellence. Les peintres les plus fameux l'ont figuré à plusieurs reprises, Rembrandt et Goya notamment. Il était aussi autrefois le véritable chien de l'aveugle ; il tendait la sébille de plomb à la pitié des passants. Puis l'aristocratie s'éprit de cette race, le « Tout Paris » l'a recherchée pour son esprit et sa grâce.

Eh bien, malgré tous ses dons, tous ses partisans, le caniche a connu un abandon presque total. Il semble toutefois qu'après cette période d'éclipse, il intéresse à nouveau de nombreux amateurs. Ce renouveau de prospérité tient à la fantaisie amusante de sa tonte qui lui donne une physionomie propre et compassée. Déjà il y a deux ans, Mᵉˡˡᵉ Mistinguett, paraissait avec un Caniche blanc sur la scène des *Folies Bergères* dans une Revue, *Paris en Folie*. La présence de ce Caniche aux côtés de l'artiste ne peut que nous réjouir car il faut

reconnaître que la mode canine est un peu lancée par nos artistes. Si donc les reines de la mode veulent bien aider les éleveurs, le Caniche sera le chien préféré de nos élégantes et elles n'auront pas tort.

Cette étude de la vogue des différentes races de chiens nous prouve de façon irréfutable que la mode n'est point œuvre de conservation. C'est elle, et elle seule, qui vieillit ou supprime, qui transforme ou rajeunit les races canines ; des espèces se perdent ou plutôt s'oublient sans raison apparente ; telle époque voit fleurir une véritable armée de chiens d'une race à laquelle on ne pensait plus depuis de nombreuses années, et puis, petit à petit, la vogue diminue, la race se raréfie, disparaît et si elle ne s'éteint pas complètement, tombe dans l'oubli général. Ainsi vont les choses, et c'est la loi commune.

ACCROISSEMENT DE LA VALEUR PÉCUNIAIRE DES SUJETS A LA MODE

Précédemment nous disions de la mode, cet éternel contraire de la raison et du bon sens, qu'elle ne possède aucune loi, cependant elle a une règle générale : l'individu qui répond à ses fantaisies, acquiert une valeur pécuniaire artificielle et fictive, peut-être éphémère, toujours considérable.

En 1869, à l'Exposition de la Royal Agriculture

Society, à Londres, un Skye-terrier fut évalué à un prix plus que modeste : 1.500 livres sterling, soit 37.500 frs. de l'époque.

Il y a trente ans, alors que le Saint-Bernard était à la mode, un Américain paya un sujet un prix fabuleux : 19.000 dollars, soit 98.466 francs. Les beaux Pékinois atteignent des prix très élevés, plusieurs centaines de mille francs, en Angleterre, du moins pour certains reproducteurs. De même l'évolution de la valeur des Fox-terriers montre qu'elle est en fonction de la mode. Dès 1885, les Fox-terriers à poil lisse eurent un vif succès. Certains sujets se vendaient fort cher, puis la vulgarisation entraîna l'avilissement des prix et à l'heure actuelle, c'est la défaveur. Chose curieuse : à mesure qu'on se détournait du Fox-terrier à poil lisse, le Fox-terrier à poil rude prenait le dessus. Les sujets de cette race atteignent de nos jours des prix élevés ; en raison de ces prix ce chien n'est guère exposé à se vulgariser, et il restera longtemps à la mode. Il est à remarquer en effet que dès qu'une race de chien a acquis une vogue extraordinaire, elle ne la conserve pas indéfiniment. Le chien qui est popularisé perd la faveur du public raffiné, il est prêt de son déclin en dépit parfois d'incontestables qualités. Cette défaveur est due aux riches amateurs, toujours épris de curiosités coûteuses, qui se détournent de lui, pour en lancer un autre.

CHAPITRE III

AVANTAGES ET INCONVÉNIENTS DE LA MODE

A. Les avantages

« Il ne faut jamais se plaindre d'une mode. Elle ne naît pas par l'effet d'une volonté individuelle. Elle est le résultat d'une tendance générale d'un accord tacite. Jamais un raisonnement n'a pu la vaincre. Le temps seul la modifie. Et c'est tant mieux. C'est donner du goût à la vie que d'en varier les assaisonnements ».

Paul Reboux.

Diffufion des races à la mode.

Pour nous réjouir de la mode avec Paul Reboux, nous envisagerons ses heureux effets, et tout d'abord le plus important : la diffusion de telle ou telle race canine dans

les différentes classes de la société. Le Bouledogue français a une évolution qui montre cette œuvre de pénétration. Avant d'être en vogue, on le trouvait dans les quartiers de la Villette et de Pantin qu'il a quittés pour les Champs-Elysées et le Bois de Boulogne lorsqu'il a été lancé. Il a abandonné la boutique du boucher, du charcutier et du marchand de vins, pour l'appartement luxueux. Il s'y est vite fait, et il est très à sa place dans le salon comme dans le boudoir.

Le Berger de Brie a lui aussi fait un bond dans l'échelle sociale. Autrefois les chiens de cette race partageaient l'existence presque misérable des toucheurs de bestiaux, qui vivent au hasard de la route, dans la boue des chemins détrempés par l'hiver, ou l'été, au milieu des nuages de poussière soulevés par le passage des troupeaux. Leur vogue les a importés dans les villes ; ils ont quitté la grand'route pour la maison confortable ; elle les a transplantés dans un autre milieu social où ils se sont bien adaptés, et ces êtres hirsutes sont devenus les plus charmants compagnons.

Mais certaines races, au lieu de gagner les classes les plus fortunées de la société se vulgarisent. Depuis la vogue des amusants petits Griffons belges leur élevage s'est étendu, tant dans le Nord de la France qu'en Belgique, à des milliers d'ouvriers et à des gens de condition très modeste. La mode les a répandus chez ces amateurs désintéressés et dévoués, braves gens qui ne cherchent qu'à protéger une race nationale.

Chez nous, il est incontestable que sans la mode les Fox-terriers, n'auraient pas été diffusés comme ils le sont. Foule de gens ont un « Fox », ou un « chien ratier », vocables populaires désignant les chiens en question. Leur multiplication s'est faite de façon curieuse. Leur silhouette élégante et athlétique a tenté les artistes, plus spécialement les humoristes. Le Fox-terrier donne l'apparence d'un jouet d'enfant, un peu taillé à coups de hache. La caricature a vite tiré profit de cet aspect spécial et l'a exagéré dans ses caractéristiques les plus curieuses. Elle a attiré sur le Fox-terrier l'attention de bien des gens ne s'intéressant que très médiocrement aux races canines. Ainsi la mode par l'intermédiaire de la caricature a provoqué l'extension de la race, non seulement chez les amateurs canins, mais encore chez les profanes devenus adeptes.

Et pourtant il semble qu'il y ait une entrave à la diffusion des races à la mode : le prix des sujets. Certes les snobs ne sont pas arrêtés par cette question et sont les bons clients des grands élevages. Mais dans les classes plus modestes, on pourrait croire que les amateurs de chiens hésitent à débourser le montant de l'achat d'un chien à la mode. Il suffit d'observer les visiteurs d'une Exposition canine pour s'apercevoir de l'air stupéfait de beaucoup à l'annonce du prix. En réalité, après cette première réaction, la situation s'arrange : la jeune fille supplie son père de faire l'acquisition ; la jeune femme abjure son mari... L'un et l'autre se laissent

fléchir. Toutefois bien des bourses seraient encore gênées par un tel achat, mais quand une race fait fureur les petits éleveurs, les amateurs, font cadeau d'un de leurs chiens à leurs amis, ou le vendent à un prix abordable, et la race gagne bien des logis. La mode agit donc toujours dans le développement de ses races favorites.

Recherche du chien de race.

La mode qui diffuse certaines races a pour effet second de diminuer le nombre de chiens sans race. A l'étranger et en Angleterre, en particulier, les chiens « sans pedigree » sont rares. En France, ce qu'il y a de plus grave, c'est que souvent le propriétaire d'une chienne Caniche, qui sait que cette dernière a été saillie par un Bouledogue, n'aura pas le courage de noyer la portée, soit par sensiblerie, ou tout autre raison sans valeur aucune, et n'hésitera pas à donner ses produits à tous ses amis et connaissances. Et c'est ainsi que l'on voit dans tous les coins de la France, une quantité innombrable d'animaux qui n'ont du chien que le nom. Dans de telles conditions, la mode est un organe de propagande incomparable, et elle donne à la masse le goût du chien de race.

Elle est aussi une source d'émulation pour les éleveurs ; la faveur dont jouit le Pékinois par exemple, a eu pour heureux effet, d'éliminer de la mise en vue, aux Expositions les sujets inférieurs dont on commençait à être envahi, il y a deux ou trois ans. Les anciens chenils se sont surpassés les uns les autres, les grands élevages

rivalisent avec entrain. Résultat : les Expositions où le juge, pourtant obligé de faire un classement donne les troisième et quatrième prix, avec la même note d'excellence qu'au premier prix, ne manquent point. Le contre-coup de la mode est donc la recherche d'un type bien défini. Les producteurs pour satisfaire les amateurs éliminent les sujets différents de ce type et les individus mal conformés sont de plus en plus rares.

La mode est donc un agent de sélection. Elle agit dans le même sens quand elle pousse à une interprétation logique des Standards, c'est ce que nous montrent les modifications apportées à celui de l'Epagneul breton. Autrefois on ne tolérait que la queue courte naturelle. Depuis 1933, le Standard est revisé. La queue doit être absente, mais dorénavant les chiens ayant subi la « caudotomie », comme les anoures, pourront prétendre à toutes les récompenses. La suppression d'une telle exigence qu'est la queue courte naturelle, est dûe à la vogue dont jouit l'Epagneul breton, vogue qui a remis un problème délicat en chantier, et en a fourni une solution convenable.

En résumé, la mode a pour résultat de populariser le chien de race, d'unifier les espèces. Elle fait à la fois l'éducation des éleveurs et du public, et fait disparaître petit à petit cette race de bâtards à tous poils, déshonorante pour un pays où la qualité règne en maîtresse, comme la France.

Création du « Chien de la robe ».

Le chien de la robe et non la robe du chien, cela fait sourire, et pourtant c'est là un des bienfaits de la mode qui prend de plus en plus une importance considérable. La mode, toujours fantaisiste, tend à mettre en accord le chien avec la toilette, soit comme type, soit comme couleur.

Les dessinateurs de mode accompagnent leurs plus jolis modèles de chiens assortis. Les élégantes ne sauraient se montrer sans un ou deux de ses fidèles amis de l'homme et même de la femme, qui, sur l'auto inspectent à leurs côtés les allées ombreuses du Bois. Les grands couturiers, à l'époque des présentations de collection, font souvent défiler les mannequins avec accompagnement du chien nécessaire. Nul n'ignore combien ils savent s'en parer. Il existe à Paris des concours comme celui de : « La femme élégante et son chien », où les concurrentes sont nombreuses. Dans ces compétitions on juge du goût de l'ensemble : une jolie robe noire et blanche, avec une cape de grande allure, est rehaussée de trois Barzoïs blancs. Le petit tailleur marron est indiqué pour le Teckel, luisant comme une porcelaine de Copenhague. Une robe de voile bleue pâle, pour blonde sentimentale s'assortit très bien avec un Caniche noir. Avec les robes blanches, symphonie en blanc majeur : le Samoyède est tout désigné. Avec les robes élégantes, soyeuses, le Pékinois. Dans les fourrures, le

Loulou de Poméranie accompagne la blanche hermine ou le candide lapin. Le Berger allemand sympathise avec le Renard, et les Caniches retrouvent leur vogue en assortissant l'Astrakan.

Mais si dans ces concours, la nuance des poils soyeux ou rêches est assortie à celle du costume, on peut obtenir au contraire un ensemble artistement heurté. Le Bouledogue à figure renfrognée, donne toute sa valeur au charme d'un joli sourire. Le Pinscher-Schnauzer, moustachu, hérissé, et pour tout dire méphistophélique, joue le même rôle de repoussoir auprès d'une jeune femme préraphaélite.

Ce service que le chien rend à l'élégance des dames, en la parachevant, n'est pas perdu. Aux Expositions canines, il arrive qu'il y ait des présentations par les dames, et elles réunissent foule de visiteurs. A l'Exposition canine de Tours, en 1931, un amateur d'Epagneuls japonais eut la bonne fortune de profiter d'une présentation impeccable de ses chiens : il eut l'idée de demander à six jeunes filles de revêtir de merveilleuses toilettes de « Geishas » et de présenter les six Epagneuls japonais. Ce fut un gros succès pour cette initiative. Quoi de plus charmant que ce spectacle ? Le défilé commence dans des jeux de lumières éblouissantes, une véritable féérie se déroule devant les yeux du public, de jolies femmes font valoir l'harmonie de leurs formes, la perfection de l'ensemble qui les habille. Le chien, accessoire vivant, met en valeur le galbe du bras qui le tient, la finesse

d'un mouvement de robe, la souplesse d'une démarche... accessoire indispensable de toute toilette élégante, il tient dans ces réunions une place d'honneur.

D'aucuns se moquent de ces attractions. Ils n'en voient pas les conséquences très intéressantes. En effet rien ne décidera une femme à accepter un chien de race, comme le fait de savoir que son actrice préférée, ou telle élégante de marque possède à la fois, un Loulou de Poméranie, pour mettre en valeur la richesse de ses fourrures, un Berger de Brie pour garder sa voiture, un Fox-terrier de grande classe pour la promenade matinale. Et pour tout dire, une élégante et son chien ne sont-ils pas un ensemble de formes et de couleurs qui constitue un ensemble harmonieux et parfaitement esthétique ? Subtilités, répondra-t-on. Certes, mais c'est à de telles subtilités que se reconnaissent le luxe de bon aloi et cette chose mystérieuse qui fait partie de notre patrimoine national et qui s'appelle : le goût français.

Développement de la chirurgie esthétique.

Le développement de la Chirurgie esthétique est vraiment intéressant pour les vétérinaires. Parallèlement à la Chirurgie esthétique humaine, la Chirurgie esthétique canine a fait d'énormes progrès, a pris de l'importance, et ce, grâce à la mode. Les défauts corrigés portent sur les oreilles, la queue ou les membres. La longueur et le port de la queue et des oreilles, la présence ou l'absence d'ergots aux membres sont des conventions

fantaisistes que régit la mode : les oreilles du Dogue allemand, doivent être en France et en Allemagne, petites, attachées haut, portées droites, et pour ce, coupées court en forme de cornets. En Angleterre, au contraire, elles doivent être laissées entières, semi-pendantes vers l'arrière, à la façon de celles des Lévriers. Pure question de convention. Chez les Griffons belges, les oreilles sont entières et demi-droites suivant la mode anglaise ; elles sont le plus souvent, chez nous, coupées en pointes et dressées.

Si les exigences de la mode réclament les oreilles écourtées les éleveurs font appel au chirurgien-vétérinaire qui pratique l'Ototomie. De même pour la queue : beaucoup de races doivent avoir la queue courte ; le Caniche bouclé, le Dodermann, le Pinscher-Schnauzer... d'autres doivent naître sans queue : le Bobtail, le Schipperke. Dans l'un et l'autre cas, le vétérinaire supplée à la nature par la Chirurgie esthétique, et les sujets répondent alors au type de beauté en vogue. Quant aux ergots, leur amputation ou Ergotomie débarrasse les sujets qui ne devraient pas en porter d'un défaut qui les dépare et les déprécie.

La Chirurgie esthétique peut aussi rectifier le port défectueux des oreilles et de la queue ; les déviations de la queue sont améliorées par des Myotomies ; les corrections des oreilles se font par des Chondrotomies auriculaires.

Toutes ces opérations sont délicates, elles ne doivent pas laisser de traces, afin que les juges aux Expositions

ne s'aperçoivent pas des opérations réalisées. Seul le vétérinaire peut donc les pratiquer, et c'est là un avantage de la mode que nous tenons à signaler.

B. Inconvénients

« *Les hommes sont des imitateurs dociles, même de la perversité* ».

Juvénal.

Il y a une contagion morale, une fascination de l'exemple, et une mode, serait-elle mauvaise et ridicule, sera toujours suivie. C'est là son gros inconvénient, car elle ne s'entretient que par des fantaisies, se traduisant par des exagérations, chez nos chiens, par la recherche constante et exclusive de caractères modifiés à outrance.

La mode est dangereuse et aléatoire si elle s'attache à un détail. Elle devient une sorte de monomanie qui fait oublier tout le reste. On s'hypnotise réellement sur des points précis, et on néglige l'ensemble de l'organisme. Pourtant dans son génial ouvrage sur : *L'Origine des espèces*, Darwin avait déjà prévenu les éleveurs : « L'homme en continuant à choisir et par conséquent, à développer une particularité quelconque, modifie, sans en avoir l'intention, d'autres parties de l'organisme, en vertu des lois mystérieuses de la corrélation ». Cela n'empêche pas qu'encore les éleveurs de chiens cherchent à obtenir

une particularité en vogue, et considèrent comme des sujets remarquables des phénomènes !

Mais ce n'est pas tout, la mode a encore un rôle néfaste en ce sens qu'elle change à plusieurs reprises le type d'une race pour la maintenir en vogue. C'est la porte ouverte à l'arbitraire, aux fantaisies des éleveurs, aux combinaisons intéressées des producteurs influents qui cherchent à faire la mode. Ils malaxent, modifient les races, constituent et s'attachent à reproduire des anomalies appréciées des snobs. L'ingéniosité humaine se donne libre cours et constitue des animaux énigmes. L'éleveur arrive à modeler ses sujets presqu'à l'égal du sculpteur et l'on songe aussitôt au tableau dressé par Théophile Gautier de l'amateur de chiens curieux ou excentriques. Voici la description de son élevage : « Autour d'une cour en fer à cheval étaient rangées des niches contenant chacune un chien idéal, fabuleux, fantastique, introuvable... Il a une meute de chimère, de monstres sans prix, ses Pointers sont si bas sur jambes, qu'ils rampent comme des phoques. Ses dogues ont des têtes d'hippopotames et peuvent s'avaler tout entiers ; ceux-là ont des oreilles qui font trois fois le tour de leur corps, ceux-ci sont fournis d'une toison pareille à de l'herbe sèche : chacun est doué d'une impossibilité ». Faut-il blâmer cette dénaturation de l'œuvre du Créateur ? Pour nous, aucun doute, il faut la réprimer. Les productions canines dernier cri sont trop souvent semblables aux chiens extravagants de l'Anglais de Th. Gau-

tier. Elles sont la destruction de races bien définies. Si donc la mode peut favoriser la sélection, elle peut par contre compromettre gravement l'homogénéité et la fixité des races canines.

Bien plus, les modifications apportées par elle retentissent sur la santé des organismes. L'homme qui modèle les animaux, suivant ses caprices, altère leur résistance. Nul mieux que C. Baillet, maître éminent de l'Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse, n'a su le dire : «... mais ces modifications qu'il imprime à leur organisme et qui sont des améliorations au point de vue de notre satisfaction, sont-elles aussi des améliorations pour les animaux eux-mêmes ? En d'autres termes, les animaux dans les mêmes mains de l'homme, deviennent-ils d'une manière absolue, plus beaux et plus robustes, résistent-tent-ils mieux à l'action des causes qui peuvent altérer leur santé, et acquièrent-ils des qualités qui leur permettent de vivre plus longtemps ? Les anciens étaient persuadés que les animaux n'avaient qu'à gagner à vivre sous la domination de l'homme. C'est au moins ce qui résulte d'un passage des oeuvres d'Aristote... Cela pouvait être vrai à l'époque où le grand philosophe de Stagyre écrivait car alors tous les animaux que l'homme entretenait auprès de lui avaient le bénéfice de jouir de sa protection et de ses soins intelligents, sans avoir à subir dans leur constitution des modifications assez profondes pour affaiblir en eux la vitalité et pour abréger fatalement la durée de leur existence». Nous n'ajouterons

rien à ce texte plein d'une logique digne de Condillac.

Nous montrerons par des exemples empruntés à différentes races quels sont les méfaits commis par la mode, qui, elle, ignore cette logique : d'abord les modifications exagérées de la silhouette, des proportions et du format, ensuite les modifications exagérées du système pileux et du pelage, enfin les modifications exagérées des aptitudes.

Modifications exagérées de la silhouette, des proportions et du format

— Nous examinons d'abord ces modifications parce que la silhouette, les proportions et le format, fixent un type, donnent la conformation caractéristique d'une partie, ou de l'ensemble d'un individu, et dominent sa valeur fonctionnelle.

Le Dogue allemand.

Parmi les Dogues arlequins, très recherchés en France, la préférence des amateurs va aux exemplaires lourdauds et massifs, manquant de souplesse, ayant un cou court surmonté d'une tête épaisse ; alors que ce chien doit avoir une tête marquante, expressive, être noble, racé, la force s'alliant chez lui à l'élégance.

Le Bull-dog.

Les Anglais, pour perfectionner leur chien favori, ont amplifié ses caractères céphaliques : certains éleveurs

font subir aux jeunes sujets à l'aide d'appareils spéciaux une véritable mutilation, le *faking*, pour obtenir le raccourcissement extraordinaire de la mâchoire supérieure et de la face, que l'on recherche dans cette race. Exagération stupide à base de torture.

Le Berger d'Alsace.

Cette race a été abîmée par le snobisme ; les Allemands l'avaient maintenue dans le type Berger ; chez nous, cette œuvre d'amélioration ne fut pas poursuivie. Bien mieux les dirigeants de l'élevage des Bergers d'Alsace n'eurent qu'une idée : aboutir à un idéal esthétique de pure convention, et sans aucune base zootechnique. Le champion fut le sujet à la silhouette légère et plaisante mais qui n'a rien du rude travailleur qu'est le chien de berger. Voilà comment la mode du Berger d'Alsace stylisé à carène de lévrier s'est implantée.

Le Barzoï.

Autrefois, et jusqu'avant la grande guerre, le Barzoï avait son emploi dans les chasses aux loups en Russie. Maintenant, c'est un motif d'élégance et de salon. Les grands mérites du Barzoï qu'il perd malheureusement étaient : le mordant, l'élan, l'énergie et l'audace. Mais ces qualités de courage, qui le distinguaient jadis, tendent de plus en plus à disparaître depuis qu'il est devenu uniquement chien d'agrément. Sous le prétexte de la mode des chiens élégants, sveltes et élancés, on a proposé

des chiens grands, amincis, trop grêles et trop légers. L'étroitesse de la tête a été poussée à l'extrême pour l'affiner, au détriment de l'intelligence et de la force des mâchoires. A l'heure actuelle on est bien loin du Lévrier d'antan, on en a fait un frêle bibelot d'étagère, lui qui était créé pour la lutte et les longues courses sur les plaines immenses dont il a gardé malgré tout la nostalgie.

Le Pointer.

Trop d'éleveurs pour répondre aux exigences de la mode et flatter les snobs, ont commis de graves erreurs. Ils avaient trop le souci des têtes typiques à « stop » accusé, des fouets en « queue de vipère ». En recherchant l'élégance dans l'harmonie des lignes ils se sont orientés vers le chien levretté. Ce chien a pris l'encolure grêle, les côtes plates, la poitrine profonde mais aplatie, étroite ; la croupe courte et souvent avalée, les jambes longues, souvent peu musclées et en outre il a perdu sa méthode de chasseur, vite, rapide, dont l'allure est le galop. A toutes ces modifications erronées, il faut préférer le chien substantiel à la poitrine importante, développée, aux reins solides, aux membres postérieurs bien musclés, avec des tendons forts ; des épaules obliques et longues. Ainsi on obtient le Pointer au beau et grand style, qui lui vaut le titre de « Roi de la plaine ».

L'Epagneul Breton.

Par des infusions de sang étranger, du Cocker en particulier, on a orienté ces chiens vers un certain modèle,

assez différent du type d'origine. Cette race ainsi évoluée est celle qui est à l'heure actuelle la plus répandue. La raison de ce magnifique succès est facile : on a voulu du chien petit pour l'automobile. Mais il a été tellement travaillé, qu'on en a fait un chien d'arrêt trop petit, les limites de la sagesse ont été dépassées, résultat : on rencontre des chiens de taille exiguë qui ne donnent pas l'impression d'avoir été faits pour la fatigue. Très séduisants d'aspect, ces Epagneuls minuscules semblent autant des chiens de luxe que des chiens de chasse ; ils sont frappés de nanisme, et c'est un bien mauvais service que la vogue leur a rendu.

Le Teckel.

Le corps long, les jambes torses, le Teckel ne paraît pas estropié, ni massif, ni incapable de se mouvoir. Les Anglais depuis plusieurs années modifient exagérément ces caractères pour rendre le Teckel plus original. Sous ces influences les éleveurs ont allongé les oreilles et le corps déjà si long, et donné une préférence aux jambes très torses ; c'est le chien « tour de cou » du caricaturiste Caran d'Ache. Avec une telle anatomie, comment ce chien serait-il utilisable pour la chasse au terrier ? Il est incapable de suivre un renard dans des galeries. Les fantaisistes, une fois encore, ont lancé une race, massacré le type et du même coup supprimé ses aptitudes.

Le Samoyède.

Cette race est encore mal connue parce que sa vogue est récente. C'est pourquoi on présente avec la dénomination de Samoyède des chiens qui n'en sont pas. Pourtant les Norvégiens, les Danois et les Finlandais, ont établi le standard de ce chien. Malgré cela les exposants, par snobisme, présentent des grands Loulous pour des Samoyèdes. Ils diffèrent pourtant par bien des caractères : le Samoyède est plus grand, il a le museau plus large, les lèvres plus épaisses, les yeux obliques et expressifs, les oreilles dont le poil donne la sensation de velours, larges à la base, arrondies à la pointe ; la fourrure à poil d'ours est moins couchée que chez le grand Loulou, et elle est plus fournie à la queue. Il est temps que cessent ces abus, conséquence de la vogue des chiens du grand Nord.

L'Epagneul japonais.

Le portrait-type de l'Epagneul japonais dit : « Leur taille varie considérablement, mais les plus petits sont les meilleurs ». Et plus loin : « Le museau est très court, des yeux au nez ». La mode de ces chiens a entraîné avec elle des transformations outrées. Les éleveurs Nippons, passionnés comme tous les Japonais des choses minuscules, plantes, arbres, animaux, ont cherché à produire des chiens très petits, au museau très court. Ils arrêtent la croissance des animaux par l'usage du

saki, extrait spiritueux et pour obtenir la forme du museau, ils ont recours à des moyens artificiels, parfois tortionnaires. Ils usent d'un subterfuge, qui consiste dans l'adaptation de toute une série de masques en feuilles de plomb, et, quand ils donnent à manger aux jeunes chiens, ce sont des grains de riz, sur le fond d'une assiette plate. Ces exagérations ne sont-elles pas aussi flagrantes que cruelles ?

Les Fox-terriers.

Le grand succès que connaissent les Fox-terriers, leur est nuisible. Sous l'influence de la mode, les deux variétés l'une à poil lisse, l'autre à poil rude, n'ont pas évolué de la même façon ; néanmoins, primitivement, ces deux variétés correspondaient aux prescriptions d'un même standard. Des différences portant sur certaines caractéristiques se sont progressivement accusées, et actuellement les deux variétés n'ont pas la même conformation.

La variété qui a la plus grande vogue, est celle à poil rude, par suite c'est elle qui subit le plus de modifications osées ; et si la caricature a pour heureux effet de la répandre, elle est aussi la cause directe de bien des méfaits. Pour tous les profanes, devenus des adeptes du poil rude, et pour d'autres aussi, mal avertis des choses de l'élevage, et des précisions du standard de la race, c'est la caricature du Fox-terrier à poil dur qui devient le type idéal.

Récemment, alors que nous assurions le remplace-

ment d'un confrère, une jeune fille, tentée par l'aspect du Fox-terrier à poil dur, se montrait désireuse d'acquérir un sujet de cette curieuse race, et nous consultait au sujet d'un élevage renommé, auquel elle voulait s'adresser. Elle ignorait même l'appellation exacte de Fox-terrier à poil rude et pour bien se faire comprendre, nous disait : « Voyons ! Vous savez bien ! Un « Ric » qui a de grosses pattes, une grosse tête et un petit corps ». Ce sont là des précisions admirables, caractères essentiels de la race pour les amateurs d'occasion ! Tout le reste ne sera jamais pour eux que d'insignifiants détails.

Pourquoi des membres énormes ? Pour satisfaire évidemment à la caricature, pour avoir un chien... en bois. La conséquence est pourtant considérable : diminution de la rapidité et de la souplesse, au profit de la solidité. Mais ce n'est pas tout : pour que le profil des membres antérieurs se continue nettement jusqu'au sol, le pied est réduit, amenuisé, et les amateurs recherchent les sujets à petits pieds antérieurs. Ils oublient que le Fox-terrier est un animal de chasse, qui travaille en grattant le sol, en rejetant la terre, et voici qu'ils le dotent pour cet ouvrage de pieds minuscules. — Non contents de modifier la forme pour accuser l'impression de colonnes rigides, dégagée par les membres, les éleveurs modifient également les aplombs. Le chien le meilleur est celui qui est perché sur la pointe de ses pieds minuscules, debout sur ses ongles. Aplomb défectueux,

qui fatigue le chien, mais qu'importe... ils sont conformes à la mode !

Et la tête ! C'est surtout sur cette partie du Fox-terrier à poil rude que se sont escrimés les caricaturistes, et que le snobisme a pris l'humour pour la vérité. La tête dont l'apparence rectangulaire était si particulière, a été déformée de façon extravagante, et les amateurs recherchent le museau long, car plus la tête est longue, plus on la trouve à la mode ; à ce point que l'équilibre entre sa longueur et la longueur du corps est détruit. On préfère même les sujets d'un poil très abondant à la tête, parce qu'alors, par une épilation opportune, il est facile de donner à celle-ci la forme rectangulaire et la longueur considérée comme parfaite.

En s'attachant aux caractères des membres et de la tête, les producteurs oublient le corps et ce sont des sujets tantôt levrettés et grêles, tantôt trapus et massifs, qu'ils obtiennent. Ils dédaignent et dépassent largement les indications du standard, transforment graduellement le type et en affaiblissent la musculature. Alors qu'ils auraient dû laisser au Fox-terrier à poil rude son caractère original et plaisant, et se garder de lui faire perdre son harmonie, sans laquelle il n'est guère qu'une sorte de monstre dépourvu de charme.

Le Toy-terrier.

Le type miniature du Toy-terrier, devint sous la reine Victoria d'un engouement considérable. En prin-

cipe, il pèse moins de quatre kilogrammes, mais la mode exigeait des sujets de plus en plus réduits, et ce fut l'inévitable exagération. Une sélection outrancière aboutit à la production d'un animal gringalet : c'est là un exemple frappant de la dégénérescence d'un type canin due en entier à la fantaisie, recherchant un animal minuscule, devenu par sa faute délicat, fragile, grêle et chétif.

Le Carlin.

Vers 1850 l'intérêt que lui portaient les amateurs était tel qu'il y avait de bien curieuses discussions sur certains détails de sa conformation. On affirmait sérieusement que la queue du mâle devait être déviée à droite et celle de la femelle à gauche. On accordait une grande attention au grain de beauté de la joue qui devait porter exactement trois poils longs et noirs. Autant de caractères empreints d'exagération, de stupidité et de ridicule.

Le Pékinois.

La fantaisie des amateurs de Pékinois s'attache à la conformation des membres. Que deviennent les aplombs dans l'appréciation des allures ? Ils disparaissent. Le transport des membres, en dehors et en dedans de la ligne d'aplomb, les pieds se croisant et s'écartant, n'a aucune importance. Certains, en outre, sont pleins d'admiration pour la démarche de « matelot ivre » de leurs favoris.

Et ce n'est pas tout : des éleveurs anglais s'efforcent

d'obtenir des Pékinois sélectionnés dans le nanisme. Ils obtiennent des chiens minuscules, mais dégénérés, en les traitant à l'alcool. Et le danger c'est que l'éleveur qui produit ces chiens par des procédés cruels, a du succès, se fait de la réclame et trouve des acheteurs.

Il ne devrait cependant pas y avoir de chiens martyres et souffreteux dans un pays comme l'Angleterre où la protection des animaux est régie par des lois sévères.

Modifications exagérées du système pileux et du pelage

La Morphologie ne suffit pas à définir un type ethnique, l'abondance, la forme et la coloration des poils fournissent d'utiles indications pour la distinction des races. Il est des races canines à poil court et à poil long, à poil lisse et à poil rude. La sélection, au gré de la fantaisie, est trop souvent intervenue pour accentuer à l'excès la longueur des poils chez certains chiens jusqu'à obtenir de véritables fourrures. Elle a exagéré aussi l'importance de la couleur du pelage, les éleveurs se sont ingéniés à obtenir telle ou telle nuance pour la mettre à la mode. Cette rigueur dans la recherche de la coloration, c'est ce qu'on appelle la « coloromanie ». Les races de chiens ont, en conséquence, souffert de cette coloromanie. Nous en donnons quelques exemples. Comme quoi, une fois de plus, la fantaisie et la mode entraînent des déterminations invraisemblables et inadmissibles.

Le Berger de Brie.

Ce chien de berger est un chien de compagnie idéal, mais sa vogue était gênée par les soins que nécessite la longueur de son poil. Son pelage laineux le rendait absolument insensible aux intempéries. Mais pour imposer la race, en tant que chien d'agrément, la sélection a fait disparaître la texture laineuse. Ainsi le poil à moins de tendance à se feutrer et à s'emmêler. Toutefois cette commodité a été acquise au détriment de la résistance organique.

Le Setter anglais.

Dans la variété de robe dite « bleue », deux grands juges anglais : MM. Rossignen et le capitaine G.F. Bolam ont réussi à influencer les amateurs : il ne faut plus de grandes taches. Pourtant les grandes taches ne manquent pas d'esthétique, elles donnent même une curieuse et plaisante expression. Qu'on ne recherche pas les manteaux sombres passe encore, mais qu'on exige l'absence de taches ! C'est la force de la vogue qui agit, et l'amateur ne verra primer en Exposition que des sujets de type imposé par elle.

Dans la variété de robe « liver » l'effet plutôt néfaste de la mode porte sur l'œil. L'œil clair est jugé sévèrement. Ce n'est pourtant pas un défaut, mais on veut un œil foncé avec cette robe. C'est une affaire d'appréciation suggestive, de goûts personnels, qui ne devraient pas avoir cours en Zootechnie.

La phobie du Setter blue à grandes taches, du Setter-liver à œil jaune clair, risque de causer de gros ravages au Setter anglais, car ce n'est pas avec le souci de caprices stériles qu'on améliore les races.

Le Pékinois.

La « coloromanie » a joué un grand rôle, un rôle exagéré, dans la robe du Pékinois. Toutes les couleurs sont admises primitivement, mais la fantaisie a voulu délimiter nettement les taches. C'est ainsi qu'on apprécie beaucoup les sujets noirs dont les régions inférieures du corps, et les membres sont blancs « afin de représenter un nuage noir sur la neige ». De même on recherche ceux dont la tête porte sur la ligne médiane, se terminant en pointe sur le front, une tache blanche « qui symbolise la clochette d'argent entre les sourcils de Bouddha », caprices qui n'ont aucune valeur zootechnique.

Le Yorshire-terrier.

Ce chien qui était autrefois un chasseur, a depuis longtemps perdu ses qualités sportives. Actuellement c'est un chien d'agrément. La robe est la beauté essentielle de ce petit chien, et la mode aidant, l'exagération s'est emparée de ce caractère. Le Yorshire-terrier se présente avec un manteau de poils pendants de chaque côté du corps jusqu'au sol, et de longs poils à la tête retombant sur les yeux, la face et le nez, pour arriver à terre. Muni d'une telle fourrure, il en est encombré.

Ses pattes, complètement invisibles, sous le manteau de poils, s'enchevêtrent dans les mêches, s'entravent aux allures vives.

Les jeunes chiens n'ont pas droit à l'exercice. De bonne heure, ils sont isolés les uns des autres, car leurs jeux embrouillent les poils de façon inextricable.

Chez les adultes l'esclavage se poursuit. Les pieds sont en permanence enfermés dans de petites bottes de cuir souple et lavable, pour empêcher que d'intempestifs grattages ne viennent déranger l'ordonnance de la robe. S'il leur est interdit de se gratter, ces chiens ne peuvent pas non plus manger à leur guise : d'abord les os à ronger, les aliments gras ou huileux, susceptibles de souiller les poils de la tête sont exclus de leur alimentation, ensuite il est d'usage, pendant le repas, d'affubler les Yorkshire-terriers d'un bonnet et de rubans qui protègent et fixent les flots qui tombent de chaque côté de la face.

Pauvres chiens ! Autrefois, sportifs alertes, devenus de véritables poupées, d'une beauté artificielle, à la robe fragile, victimes de la mode, et esclaves des soins agaçants de coquettes oisives.

Modifications exagérées des aptitudes

Grâce à la diversité de leur format, et à leur remarquable faculté d'éducation, les chiens ont su s'adapter à des utilisations multiples. Les races sont plus ou moins

spécialisées, certaines ont un rôle bien défini, tels les chiens de chasse et les chiens de berger.

Mais lorsqu'une race vient à être à la mode, on ne s'inquiète que de son agrément, on oublie son utilité. Nous verrons tout à l'heure comment la fantaisie et le snobisme influent sur l'interprétation du standard et délaissent les sujets de travail, au profit de chiens à la silhouette affinée et déchus.

Le chien de Berger de Brie.

Il a des aptitudes déterminées. Il est avant tout chien de berger. Quelques éleveurs, inspirés par la mode, ont voulu, à tort, faire de lui un chien de luxe et chercher l'agréable au dépens de l'utile. De berger, il est devenu villageois ; c'est un déraciné. Vivre en appartement et sortir pour une courte promenade chaque jour, est son triste sort, alors que placé dans les conditions naturelles à son développement, il acquiérait le plein épanouissement de toutes les parties de son corps, par l'exercice. La mode a fait bon marché de ces inconvénients et nous a gratifiés de chiens incapables d'être bergers, tout au plus aptes à s'allonger sur des coussins.

Le Setter anglais.

Comment un Setter est-il vraiment magnifique ? Est-ce assis sur un fauteuil, vautré sur des coussins, ou lorsqu'il accompagne, avec un air d'ennui, la dernière toilette de Madame ? Non, c'est dans les champs, en

pleine action, ou dans l'immobilité vibrante d'un arrêt sur perdreaux. Un chien de chasse est un chien de travail, et s'il vient au salon, ce n'est qu'exceptionnellement et pour faire admirer la joliesse de ses formes, et la pureté de son type. C'est pourquoi les aptitudes d'un Setter sont oubliées et sacrifiées, lorsqu'il est un animal de luxe, mené en laisse sur les promenades mondaines de Monte-Carlo et Juan-les-Pins.

La mode favorise le mercantilisme

C'est aussi une exagération : les marchands de chiens sont en effet les premiers à exploiter la mode canine. D'abord ils lancent les races, et pour cela les font connaître. Car pour qu'un chien soit à la mode, il ne faut pas qu'il soit l'unique représentant d'une race nouvelle. Un effectif suffisant de la race doit la représenter aux Expositions, et la faire connaître au public. Le nombre nécessaire est atteint par la participation de marchands de chiens, qui tiennent à faire de gros bénéfices avec cette race.

Lorsque la mode de telle ou telle race est établie, les prix montent, les faux éleveurs cherchent à satisfaire les demandes, sans s'inquiéter de l'amélioration des sujets. En France, le nombre des connaisseurs n'est pas très élevé. Beaucoup de clients, de marchands, ne savent pas distinguer un chien, d'un « cabot ». Ainsi le jour de l'Exposition ils s'étonneront de ne pas avoir une récom-

pense : ils l'ont pourtant payé assez cher, leur chien ! Ces profanes sont la fortune des mercantis qui spéculent sur la mode.

Mais le mauvais rôle des éleveurs peu scrupuleux ne s'en tient pas là. Quand un chien a la côte, ils cherchent à le maintenir dans une vogue prospère ; ils modifient le type pour constituer de nouveaux éléments de vente. Ils créent des variétés nouvelles, véritables monstres. C'est ainsi qu'ils ont fait des Scottish-terriers des chiens hirsutes, comme des rince-bouteilles, et longs comme des tuyaux de poêle. Après cela, ne nous étonnons pas de trouver les races en constante transformation.

Donc, la mode inscrit à son actif un nouvel inconvénient, l'idée de mode comme nous venons de le voir ne se sépare pas de l'idée d'affaires, chez les marchands. Par intérêt, ils font la prospérité de tel ou tel chien, vendent des sujets, qui n'ont de la race que le nom, modifient ou façonnent des types, et endommagent gravement nos races canines.

CONCLUSIONS

La mode, force sociale incomparable, s'est attachée au chien, compagnon sans égal, ami d'une fidélité proverbiale, ornement flatteur. Elle lui crée une beauté conventionnelle, changeante au cours des siècles, met en lumière certaines races, en éclipse d'autres, qu'il s'agisse des chiens de garde, de berger, de sport, de chasse ou des chiens d'agrément, d'intérieur et d'affection. C'est que l'homme « comme toute chose vivante, change avec l'air qui le nourrit... chaque siècle avec des circonstances qui lui sont propres, produit des sentiments et des beautés qui lui sont propres » (Taine). Ainsi l'histoire des races canines écrite par la mode, est pleine de variétés, ses favoris sont nombreux ; elle leur est infidèle, mais elle dote chacun d'une valeur pécuniaire considérable.

Elle a ses avantages : elle répand le chien, fait la diffusion de telle ou telle race suivant ses préférences. Elle popularise le chien racé, fait l'éducation des éleveurs et du public, crée « le chien de la robe »,

témoignage d'élégance et de bon goût, et développe la Chirurgie esthétique pleine d'intérêt pour le Vétérinaire.

Par contre, elle présente des inconvénients, car elle est obéie mieux qu'un tyran, même si elle est dangereuse. Elle incite à la fantaisie, considère le détail, oublie l'organisme, arrive à créer des monstres et des dégénérés, pour maintenir constante sa domination sur les races canines. Dans son rôle désastreux, elle modifie exagérément la silhouette, les proportions et le format des races ; le système pileux et le pelage, les aptitudes même. Ses agents, ses exécuteurs, sont les marchands de chiens, mercantis et non éleveurs sérieux.

Tout bien pesé « Il y a autant de faiblesse à fuir la mode qu'à l'affecter » (La Bruyère).

Et s'il est vain de la critiquer, qu'il nous soit pourtant permis de dire qu'il n'y a pas de raisons à ce que telles races soient actuellement des dieux dans l'Olympe de nos chiens, alors que bien d'autres, presqu'ignorées, sont aussi dignes qu'elles de meubler la solitude des hommes désabusés, d'amuser les enfants, d'égayer le foyer. Le choix d'un chien devrait être une question de préférence personnelle et non de mode. Chacun devrait le choisir suivant ses goûts particuliers et non selon les directives d'un engouement né des caprices de quelque illustre beauté, ou de tel grand monarque ; chacun devrait fuir le travers dont Montaigne se plaignait avec tant de

sagesse : « Je me plains de la particulière indiscrétion de nostre peuple, de se laisser si fort piper et aveugler à l'autorité de l'usage présent... que vous diriez que c'est quelqu'espèce de manie qui lui tourneboule ainsi l'entendement ».

Vu : le Professeur de l'Ecole Vétérinaire, rapporteur,
P. PONS.

Vu : le Directeur de l'Ecole Vétérinaire,
J. CUILLÉ.

Vu : le Président de la thèse,
E. BARDIER.

Vu : le Doyen :
E. BARDIER.

Vu et permis d'imprimer :
Toulouse, le 20 février 1936.
Le Recteur, Président du Conseil de l'Université :
J. GHEUSI.

BIBLIOGRAPHIE

ALIX (A.). — *L'esprit de nos bêtes*, 1890.

BAILLET (C.). — « Sur la puissance que l'homme possède de modifier l'organisation des animaux domestiques », Extrait des *Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles Lettres de Toulouse*, 1887.

CORNEVIN (Ch.). — *Traité de Zootechnie spéciale*, tome II : « Les Petits Mammifères », 1896.

DECHAMBRE (Paul). — *Le chien*, 1931.
— *Traité de Zootechnie*, tome I : Zootechnie Générale, 1928.

ENGUERRAND (F.). — *Les petits chiens en Grèce et à Rome*, 1933.

GAYOT (E.). — *Le chien*, 1867.

GINIEIS (J.). — *La connaissance du bétail*, 1922, p. 11, 12, 13.

MEGNIN (Paul). — *Nos chiens*, 1921.

PERTUS (J.). — *Le chien*, 1905.

PEZET (M.). — *Purpura hémorragique essentiel du chien*, thèse Alfort, 1926.

PONS (Pr. P.). — *Cours magistral de Zootechnie générale*, année scolaire, 1934-35.

REVOIL (B.H.). — *Histoire physiologique et anecdotique des chiens de toutes les races*, 1867.

Revue cynégétique et canine : *L'Eleveur*, années 1925, 1926, 1927, 1928, 1929, 1930, 1932, 1933, 1934, 1935.

ROBIN (V.). — *Chiens de berger, chiens de garde, chiens d'agrément*, 1933.

Vie à la campagne, publication Hachette, années 1925, 1926, 1930, 1931, 1932, 1933, 1934, 1935.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION 1

CHAPITRE PREMIER. — Causes de l'influence de la mode sur le chien 5

Le chien vit près de l'homme 5

Le chien est l'ami de l'homme 8

Le chien est l'agrément de l'homme 10

CHAPITRE II. — Les modes canines 12

La Beauté conventionnelle 12

Etude des modes canines 15

Les chiens de garde et les chiens de berger 18

Les lévriers 24

Les chiens de chasse 27

Les chiens d'agrément 34

Accroissement de la valeur pécuniaire des sujets à la mode 54

CHAPITRE III. — Avantages et inconvénients de la mode... 56

A. Avantages 56

Diffusion des races à la mode 56

Recherche du chien de race 59

Création du « chien de la robe » 61

Développement de la Chirurgie esthétique 63

B. Inconvénients 65

Modifications exagérées de la silhouette, des proportions et du format 68

Modifications exagérées du système pileux et du pelage .. 77

Modifications exagérées des aptitudes 80

La Mode favorise le Mercantilisme 82

CONCLUSIONS 84

BIBLIOGRAPHIE 87

Imp. F. BOISSEAU, 34, rue du Taur — Toulouse